

HEC MONTRÉAL

Dessine-moi un militant !

**Trajectoires de « militants » écologistes au Québec
par**

Evelyn Forero-Bulnes

**Sciences de la gestion
(Option Gestion de l'innovation sociale)**

*Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de maîtrise ès sciences en gestion
(M. Sc.)*

Juin 2020
© Evelyn Forero-Bulnes, 2020

Résumé

À l'échelle planétaire, la situation écologique se dégrade dans de telles proportions que de plus en plus d'observateurs craignent un effondrement de nos sociétés (Servigne et Stevens, 2015; Meadows *et al.*, 1972). Et pourtant, aucun mouvement de masse n'émerge vraiment pour tenter d'empêcher une telle issue. Comment est-ce possible ? Pourquoi ne nous engageons-nous pas davantage dans la lutte écologique ?

Les analyses de la catastrophe en cours fournissent en fait de très nombreuses et très convaincantes explications à cette espèce de passivité ou de torpeur collective. Tant et si bien qu'on en vient, à force de les lire ou de les écouter, à s'étonner finalement qu'il y ait tout de même des hommes et des femmes qui passent une partie de leur temps à essayer de « tirer le frein d'urgence », comme disait Walter Benjamin (Löwy, 2019), pour éviter la poursuite du désastre écologique.

Ce mémoire vise à explorer les raisons pour lesquelles certains et certaines s'engagent dans la lutte écologique. Pour ce faire, une vingtaine de « militant.e.s » écologistes montréalais ont été interviewé.e.s au sujet de leur parcours et de leur « entrée en militance ». Leurs propos ont été interprétés ensuite à l'aide de la théorie de la résonance du sociologue et philosophe Hartmut Rosa.

Il ressort de ce travail qu'il n'y a pas de facteurs explicatifs de l'engagement, mais diverses expériences décisives qui sont étroitement associées à la décision de s'engager sur le plan écologique. Ce peut être notamment la « révélation » du problème écologique, en contexte scolaire ou ailleurs, le désabusement à l'égard d'une trajectoire sociale et un mode de vie jugés soudain aliénants ou encore l'attachement à des résonances passées, en particulier vis-à-vis de la nature.

Mots clés : changement climatique, crise écologique, engagement, militant, résonance, aliénation, Hartmut Rosa

Abstract

On a global scale, the ecological situation is deteriorating to such an extent that more and more observers fear a collapse of our societies (Servigne and Stevens, 2015; Meadows et al., 1972). And yet no mass movement has really emerged to try to prevent such an outcome. How is that possible? Why are we not more engaged in the ecological fight?

Analyses of the current disaster provide many very convincing explanations for this kind of passivity or collective torpor, to the extent that we come to be astonished that there are still men and women who spend part of their time trying to "pull the emergency brake", as Walter Benjamin (Löwy, 2019) illustrated, to put a stop to the ecological disaster.

This thesis aims to explore the reasons why some people engage in the ecological struggle. To this end, around twenty Montreal environmental "activists" were interviewed about their backgrounds and their "entry into activism". Their testimonies were then interpreted using the resonance theory of sociologist and philosopher Hartmut Rosa.

It emerges from this work that there are no explanatory factors for engagement, but rather a variety of decisive experiences that are closely associated with the decision to make an ecological commitment. These may include the "revelation" of the ecological problem, in the school context or elsewhere, disillusionment with a social trajectory and lifestyle that is suddenly deemed alienating, or attachment to historical resonances, particularly with respect to nature.

Keywords : climate change, ecological crisis, engagement, activist, resonance, alienation, Hartmut Rosa

“Commitment is what transforms a promise into reality. It is the words that speak boldly of your intentions. And the actions which speak louder than the words. It is making the time when there is none. Coming through time after time after time, year after year after year. Commitment is the stuff character is made of; the power to change the face of things. It is the daily triumph of integrity over skepticism.”

Abraham Lincoln

Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract	v
Table des matières	viii
Liste des tableaux et des figures.....	xi
Liste des abréviations.....	xiii
Remerciements	xv
Introduction	17
Chapitre 1	25
Une interprétation anthropologique.....	25
Une interprétation économique	26
Une interprétation philosophique	28
Une interprétation sociologique	30
Une interprétation psychologique.....	32
Conclusion	33
Chapitre 2	35
Engagement et écologie : de quoi parle-t-on ?	35
Une question de relation au monde.....	38
Qu'est-ce que la résonance ?.....	38
Les axes de résonance... ou d'aliénation.....	40
Chapitre 3	43
Sélection de l'échantillon.....	43
Entretiens semi-dirigés	46
Analyse des données.....	47
Hypothèses	47
Chapitre 4 Présentation et analyse des données	49
4. 1. La révélation.....	49
4. 2. Rupture.....	59
4. 3. Attachement.....	73
4.4. Conclusion.....	80

Conclusion.....	82
Apports et limites	83
Pistes de recherche	86
Bibliographie.....	i
Annexes.....	v
Annexe 1 : Guide d’entretien.....	v
Annexe 2 : Tableaux	x
Annexe 3 : Figures	xiii

Liste des tableaux et des figures

Liste des tableaux

Tableau 1 : Présentation des participant.es en fonction des stratégies de masses critiques

Tableau 2 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu d'une « révélation »

Tableau 3 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu d'une « rupture »

Tableau 4 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu de l'« attachement »

Liste des figures

Figure 1 : Évolution de la température moyenne et du niveau moyen de la mer à l'échelle mondiale

Figure 2 : Émissions de CO₂ anthropiques cumulées depuis 1870

Figure 3 : Dimensions structurantes du rapport au monde et types de relations

Liste des abréviations

CCNUCC : Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques

GES : Gaz à effet de serre

GIEC : Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat

OBNL : Organisme à but non lucratif

Remerciements

Avant tout, j'aimerais remercier mes parents, Cristina et Rafael, et ma tante Marcela pour leur support tout au long de mon parcours académique. Merci de m'avoir poussé et encouragé dans les hauts et les bas. Sans votre soutien et vos sacrifices je ne serais pas où je suis aujourd'hui.

Je tiens bien-sûr à remercier mon directeur de mémoire Yves-Marie Abraham sans qui ce mémoire n'aurait vu le jour. Sa passion contagieuse de changer le monde, ses enseignements, ses critiques et surtout, sa compréhension, patience et son humanisme m'ont rassuré et challengé lorsque j'en avais besoin. Merci de m'avoir permis de voir que d'autres mondes sont possibles.

Merci à Caro, ma maman adoptive, pour tout ton soutien, tes encouragements et ton écoute. Merci pour ton humour et de m'avoir accueilli à bras ouverts dans ta vie. Aussi, merci à mes amies Ambre, Anne, Léa et Olivia pour tous les cafés-rédaction ainsi qu'à notre « tribu » sans qui la maîtrise n'aurait pas du tout été la même!

Oli, ma craque-mère, ma GC ! Merci pour toutes les soirées à rédiger, à ventiler, à discuter, à rigoler et surtout...à décompresser ! Merci de m'avoir accueilli dans les « *Europes* » pour me permettre, à moi et à Roberta, de changer d'environnement.

Laurie, ma Munmun adorée... Merci pour tous ces appels, m'avoir consolé et m'avoir supporté dans toutes les différentes périodes de ma vie, professionnelles et personnelles, depuis que j'ai entamé la rédaction de ce mémoire.

Merci à ma mami Anida pour toutes les visites surprises chez moi, les journées passées aux cafés du quartier, les fous rires et les soirées à regarder la tv. Merci spécialement à Pablito qui s'est montré patient et compréhensif pendant toutes ces journées et soirées où on travaillait et qu'on le dérangeait. Puis, merci à Fizou qui nous a motivé à travailler dans les mezzanines du HEC, je ne les oublierai jamais...!

Un immense merci à Carole, Ayanna et Nancy... des gestionnaires incroyables qui m'ont soutenue, encouragée et qui ont toujours été compréhensives avec tout le stress que peut engendrer un mémoire. Merci de m'avoir permis de me développer professionnellement tout en étant m'aidant à concrétiser cette recherche.

Ma mamita Justine et papito Graham... Je n'aurais pas survécu à Ottawa sans vous ! Merci d'avoir été chaleureux et de m'avoir permis de changer d'univers plus facilement. Je ne sais pas comment j'aurais fait sans votre gentillesse et votre amour.

Enfin, je tiens à remercier toutes les merveilleuses personnes que j'ai rencontré dans le cadre de cette recherche et qui ont permis que ce mémoire voit le jour. Chaque entretien était une source d'inspiration, de motivation... Je suis immensément reconnaissante qu'elles aient accepté de partager leur vécu avec moi. Merci infiniment pour votre disponibilité et ouverture. Grâce à vous et à tout ce que vous accomplissez, je n'ai aucun doute que demain sera un jour meilleur.

Introduction

Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), définit les changements climatiques comme suit :

Variation de l'état du climat, qu'on peut déceler (par exemple au moyen de tests statistiques) par des modifications de la moyenne et/ou de la variabilité de ses propriétés et qui persiste pendant une longue période, généralement pendant des décennies ou plus. Les changements climatiques peuvent être dus à des processus internes naturels ou à des forçages externes, notamment les modulations des cycles solaires, les éruptions volcaniques ou des changements anthropiques persistants dans la composition de l'atmosphère ou dans l'utilisation des terres.[...] (Glossaire GIEC, 2013)

Les phénomènes naturels susceptibles d'occasionner des changements climatiques peuvent être l'activité solaire (les taches solaires), les activités volcaniques ainsi que l'angle de rotation de la planète. D'autre part, on pourrait également penser à l'impact des météorites, comme celles ayant mené à l'extinction des dinosaures, ou bien la position des continents qui avait une influence sur les courants marins. En ce qui a trait aux courants océaniques, il y a El Niño par exemple qui influence également le climat sur terre¹.

Mais, pour la première fois dans l'histoire de la Terre, les changements climatiques actuels sont attribuables pour l'essentiel à des activités humaines tel que le souligne le GIEC dans son cinquième rapport d'évaluation :

L'influence de l'homme sur le système climatique est clairement établie et, aujourd'hui, les émissions anthropiques de gaz à effet de serre sont les plus élevées jamais observées. Les changements climatiques récents ont eu de larges répercussions sur les systèmes humains et naturels. (GIEC, 2014)

C'est d'abord et avant tout la « Révolution industrielle » qui est en cause dans ce phénomène. Cette transformation profonde du mode de production des sociétés occidentales, puis des autres sociétés humaines, s'est appuyée, et s'appuie encore, sur la combustion massive d'hydrocarbures (charbon, pétrole, gaz), ce qui libère dans

¹ <http://www.climatechallenge.be/fr/des-infos-en-mots-et-en-images/le-changement-climatique/le-changement-climatique/les-causes-naturelles/position-des-continents.aspx>

l'atmosphère de très grandes quantités de gaz, dont le fameux CO₂. Ces gaz produisent un « effet de serre », c'est-à-dire un :

Effet radiatif de tous les constituants de l'atmosphère qui absorbent le rayonnement infrarouge. Les gaz à effet de serre, les nuages et, dans une moindre mesure, les aérosols absorbent le rayonnement terrestre émis à la surface de la Terre et dans l'atmosphère. Ces constituants émettent un rayonnement infrarouge dans toutes les directions, mais, toutes choses étant égales par ailleurs, la quantité nette de rayonnement émis vers l'espace est alors inférieure que ce qu'elle aurait pu être en l'absence de ces constituants, compte tenu de la baisse de la température avec l'altitude dans la troposphère et de l'affaiblissement de l'émission qui en découle. L'augmentation de la concentration de gaz à effet de serre accroît cet effet; on fait parfois référence à cette différence en utilisant l'expression effet de serre additionnel. L'augmentation de la concentration des gaz à effet de serre découlant d'émissions anthropiques se traduit par un forçage radiatif instantané. La surface terrestre et la troposphère se réchauffent en réponse à ce forçage, rétablissant graduellement l'équilibre radiatif au sommet de l'atmosphère. (Glossaire GIEC, 2013)

Les autres activités humaines responsables des changements climatiques actuels sont l'agriculture et les changements de l'affectation des terres, puisqu'elles contribuent également à l'augmentation du CO₂ dans l'atmosphère, mais aussi à celle du méthane et de l'oxyde nitreux (GIEC, 2007), eux aussi des gaz à effet de serre (GES). - "

Selon le GIEC, les principales conséquences des changements climatiques actuels sont, et seront, les suivantes :

- Augmentation moyenne de la température mondiale;
- Affectation de l'approvisionnement en eau dûe aux modifications des précipitations, fonte de neige et de glace ;
- Modification de l'aire de répartition des espèces terrestres, d'eau douce et marines ainsi que leurs activités saisonnières, de migration, leurs nombres et leurs interactions avec d'autres espèces² ;

² Plus précisément, ces modification d'aires de répartition font référence à des extinctions d'espèces et des modifications dans leurs comportements dûes à l'augmentation moyenne de la température et changement des saisons.

- Effets négatifs³ sur la production des cultures agricoles (notamment le blé, riz et soja) ;
- Bien que mal quantifié actuellement, il y aura un impact sur les maladies humaines⁴.

En ce qui concerne les conséquences futures des changements climatiques, tout dépendra bien sûr de ce qui sera mis en œuvre pour tenter de limiter ces changements, notamment en réduisant les émissions de GES. À cet effet, le GIEC (2014 :61) a établi quatre scénarios nommés *Profils représentatifs d'évolution de concentration*. Ces derniers portent ont trait à l'évolution de la concentration dans l'atmosphère de GES, des émissions de polluants atmosphériques ainsi que de l'utilisation des terres. Ainsi, cette approche diffère des précédents rapports réalisés puisqu'il n'y a pas de scénarios présentant des exemples précis de types de catastrophes. Cela permis au GIEC de mettre l'accent sur des données plus quantifiables et prévisibles.

Parmi les scénarios, nous en retrouvons un aux mesures strictes d'atténuation, deux aux mesures plutôt modérées et le dernier aux mesures n'étant pas strictes. À noter que les différents scénarios ne tiennent pas compte des causes naturelles pouvant survenir.

La Figure 1 résume l'ensemble de la hausse de la température moyenne sur la surface de la Terre ainsi que l'augmentation du niveau de la mer. Données qui peuvent nous donner un signal quant à la gravité des conséquences – notamment l'aggravation ou limitation des conséquences listées plus haut – sachant que l'objectif de l'Accord de Paris est de limiter le réchauffement climatique en dessous de 2 degré Celsius d'ici la fin du XXIe siècle.

En ce sens, le plus pessimiste des scénarios prévoit une hausse moyenne des températures se situant entre 1,4 à 2,6 degré Celsius et le plus optimiste des scénarios prévoit une hausse moyenne des températures de se situant entre 0,4 et 1,6 degrés Celsius. En ce qui concerne les principales conséquences de ces hausses, nous pouvons en déduire une aggravation ou atténuation des conséquences énumérées plus haut. Néanmoins, comme nous pouvons

³ À cause des imprévisibilités météorologiques, notamment à cause des changements des période de sécheresse et de pluie ainsi que des inondations, les experts prévoient que les cultures agricoles seront affectées : chute des récoltes, terres arides, etc.

⁴ Les prévisions et informations à ce sujet sont plutôt vagues, mais reste qu'on prévoit une augmentation de maladies affectant l'humain.

l'observer ci-bas, le scénario RCP2,6 est le seul qui nous permettrait de ne pas voir une augmentation de la température terrestre supérieure à 2 °C d'ici 2100.

Figure 1 : Évolution de la température moyenne et du niveau moyen de la mer à l'échelle mondiale

		2046–2065		2081–2100	
	Scénario	Moyenne	Plage probable ^c	Moyenne	Plage probable ^c
Évolution de la température moyenne à la surface du globe (°C) ^a	RCP2,6	1,0	0,4 à 1,6	1,0	0,3 à 1,7
	RCP4,5	1,4	0,9 à 2,0	1,8	1,1 à 2,6
	RCP6,0	1,3	0,8 à 1,8	2,2	1,4 à 3,1
	RCP8,5	2,0	1,4 à 2,6	3,7	2,6 à 4,8
	Scénario	Moyenne	Plage probable ^d	Moyenne	Plage probable ^d
Élévation du niveau moyen de la mer à l'échelle mondiale (m) ^b	RCP2,6	0,24	0,17 à 0,32	0,40	0,26 à 0,55
	RCP4,5	0,26	0,19 à 0,33	0,47	0,32 à 0,63
	RCP6,0	0,25	0,18 à 0,32	0,48	0,33 à 0,63
	RCP8,5	0,30	0,22 à 0,38	0,63	0,45 à 0,82

Source : GIEC, 2014. *Changements climatiques 2014: Rapport de synthèse*.

Pourquoi cet attentisme ?

À l'origine de ce mémoire, il y a le désir de comprendre comment nous avons pu en arriver à cette situation aussi dramatique et pourquoi il apparaît que nous tardons à agir pour tenter d'arrêter, ou du moins, d'atténuer le désastre en cours.

En effet, il n'est plus possible d'invoquer le fait que « nous ne savions pas » puisque le problème de l'effet de serre, par exemple, a été identifié dès 1896 par Svante Arrhenius (Maslin, 2008 : 24). Ce chimiste et prix Nobel en chimie s'est intéressé à la concentration du dioxyde de carbone dans l'atmosphère et à son influence sur la température, donc aux changements climatiques. Quantité de travaux historiques actuels mettent en évidence que de nombreux humains, savants ou pas, se sont inquiétés très vite des effets écologiques dévastateurs de la révolution industrielle, notamment sur la température terrestre. Mais, leurs inquiétudes n'ont pas été partagées par les élites de l'époque, et ont fini dans les poubelles de l'histoire (Bonneuil et Fressoz, 2013 : 129).

Ce n'est que plus tard, dans les années 1960 et 1970, que certaines des élites en Occident ont commencé à se soucier d'écologie. Le fameux *Silent spring* de Rachel Carson paru en 1962 a marqué de nombreux esprits. Dix ans plus tard, le non moins fameux rapport publié

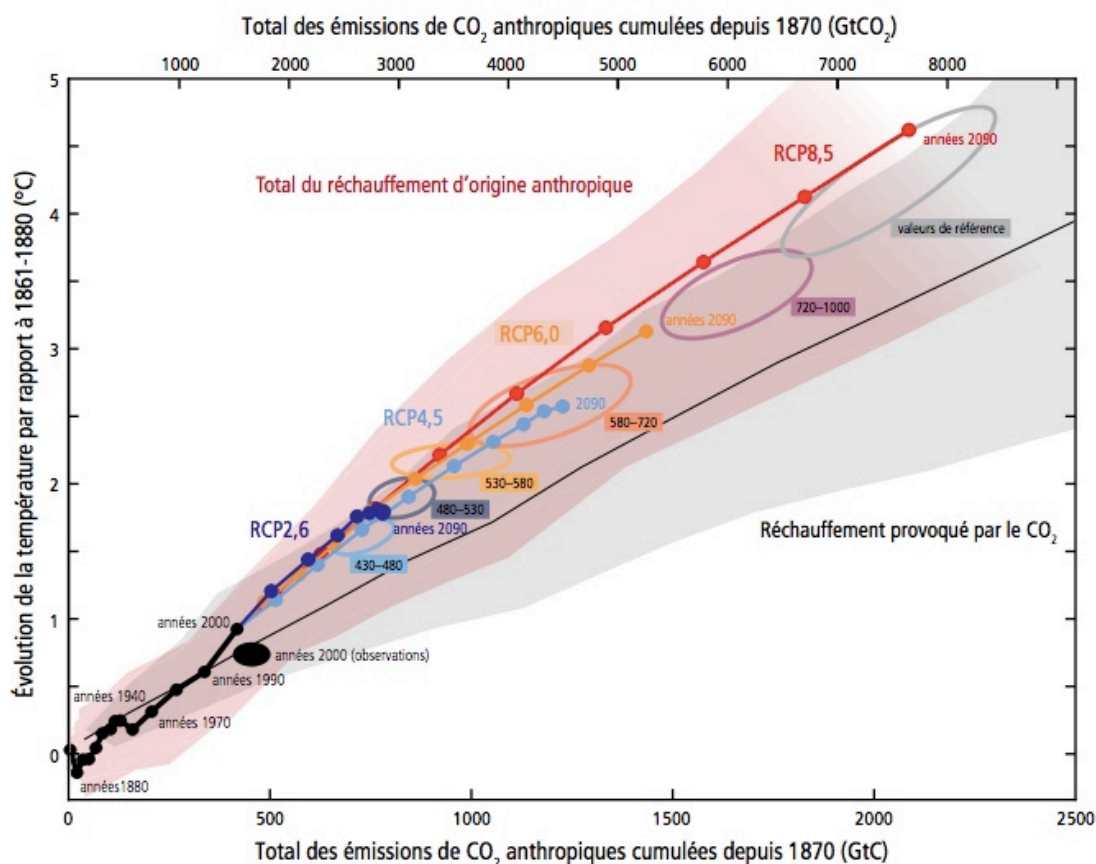
par le Club de Rome sous le titre *The Limit to growth* a été largement diffusé et commenté. Rappelons que ce rapport, réalisé sous la direction de Donella et Dennis Meadows, soutenait que notre civilisation se condamnait très certainement à l'effondrement au cours du XXI^e siècle si nous ne mettions pas un terme à la croissance économique et à la croissance démographique.

Cinquante ans plus tard, qu'avons-nous fait pour empêcher la catastrophe de se poursuivre ? Certes, la première Conférence mondiale sur le climat a été organisée à Genève en 1979, sept ans après le premier Sommet de la Terre à Stockholm. Le GIEC a été créé quant à lui en novembre 1988, à la demande du G7, par l'Organisation météorologique mondiale (OMM) et sous le patronage du Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE). La Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC) a été adoptée au cours du Sommet de la Terre de Rio de Janeiro en 1992 par 154 États, auxquels s'ajoutent les membres de la Communauté européenne. Elle est entrée en vigueur le 21 mars 1994. En 2018, 197 pays l'ont ratifié. Entretemps, le protocole de Kyoto a été signé en 1997, puis est entré en vigueur en 2005. Notons également le très spectaculaire Sommet de Paris de 2015 dans le cadre de la CCNUCC.

Mais, quels ont été les impacts de ces « grandes manœuvres » internationales sur l'évolution du climat planétaire ou sur les émissions de GES ? Les choses auraient peut-être été pires sans elles. Toutefois, force est de constater que la situation continue à se dégrader et que nous semblons nous éloigner de ces fameuses cibles qu'il faudrait atteindre d'ici 2050 pour éviter le pire, à mesure que cette date approche.

La Figure 2 ci-dessous, issue du cinquième rapport du GIEC, illustre notamment les émissions de CO₂ anthropiques depuis 1870 en fonction des quatre scénarios mentionnés plus haut tout en mettant en évidence le réchauffement climatique provoqué par ce gaz.

Figure 2 : Émissions de CO₂ anthropiques cumulées depuis 1870



Source : GIEC, 2014. *Changements climatiques 2014: Rapport de synthèse*.

Comment se fait-il donc que nous en soyons encore là? Pourquoi ne sommes-nous pas plus nombreux à nous mobiliser pour que nous changions de trajectoire au plus vite ? Que faudrait-il faire pour que cette mobilisation augmente et prenne des formes qui débouchent enfin sur de vrais changements ? Telles sont les questions auxquelles j'ai voulu répondre en commençant ce mémoire. Mon hypothèse intuitive était que mes contemporains ne se mobilisaient pas davantage tout simplement parce qu'ils n'avaient qu'une perception tronquée ou déformée des problèmes climatiques actuels, un peu à l'image de ces prisonniers qui, dans l'allégorie de la caverne utilisée par Socrate, ne percevaient du

monde que des ombres trompeuses projetées sur le mur de leur prison (Moreau, 1979). Il s'agissait donc d'essayer de mettre au jour les chaînes qui retiennent d'agir une grande partie des hommes et des femmes d'aujourd'hui ou les raisons pour lesquelles ils ne tentent pas de briser ces chaînes.

Dans un premier temps, j'ai entamé une revue de littérature pluridisciplinaire, en quête de textes proposant des éléments de réponse à ma question de départ. J'en donnerai un aperçu dans le premier chapitre de ce mémoire. Mais, découvrant la multitude de raisons pour lesquelles les humains ne se mobilisent pas davantage sur les questions écologiques, j'en suis venu à m'étonner du fait que, malgré tout, certaines personnes s'engagent très activement dans le mouvement écologique. J'ai donc modifié ma question de recherche, en décidant de m'intéresser aux motifs d'un tel engagement.

Pour répondre à cette question, j'ai cherché tout d'abord à conceptualiser un tant soit peu la notion d'engagement, puis j'ai choisi de m'appuyer sur la « théorie de la résonance » élaborée par le sociologue et philosophe Hartmut Rosa pour interpréter le parcours des personnes engagées sur le plan écologique. Je rendrai compte de ce travail théorique dans le deuxième chapitre de ce mémoire.

Dans le chapitre suivant, je présenterai l'enquête de terrain que j'ai menée et les choix méthodologiques que j'ai effectués pour ce faire. Au total, j'ai interviewé 19 personnes impliquées dans le mouvement écologique résidant dans la grande région de Montréal. Ces militants présentent toutes sortes de profils, notamment en termes d'activités professionnelles. Ils ont été questionnés sur l'histoire de leur engagement et sur leur analyse du problème écologique.

Au quatrième chapitre de ce mémoire, je présenterai les données que j'ai produites et j'en proposerai une interprétation, en m'appuyant donc essentiellement sur la théorie de la résonance de Rosa. On verra que trois types de trajectoires militantes émergent de mon enquête. On pourra en déduire quelques enseignements sur les conditions les plus favorables à l'engagement politique dans un mouvement social comme le mouvement écologiste.

En conclusion, je proposerai un retour sur l'ensemble du mémoire. Puis, je tenterai mettre en évidence les apports et les limites de ce mémoire, avant de suggérer des pistes pour prolonger ma recherche.

Chapitre 1

Pourquoi l'engagement écologique n'est-il pas plus important?

Compte tenu des conséquences prévisibles de la catastrophe écologique, dont fait partie la disparition éventuelle de l'espèce humaine, comment se fait-il que nous ne mettions pas tout en œuvre pour arrêter ou atténuer cette catastrophe ? Telle a donc été la question de départ de ce mémoire. Pour tenter d'y répondre, j'ai tenté dans un premier temps de trouver dans des travaux de recherche existants des éléments de réponse à cette question, en traversant différents champs disciplinaires. Je rendrai compte dans les pages qui suivent de quelques-unes de ces lectures, avant d'expliquer pourquoi elles m'ont incité à inverser ma question de recherche.

Une interprétation anthropologique

On peut trouver dans l'ouvrage majeur de l'anthropologue Karl Polanyi un début d'explication à notre inaction face au problème écologique. *The Great Transformation: The Political and Economic Origins of Our Time* Polanyi soutient que les sociétés occidentales modernes se sont transformées en société de marchés et se retrouvent en quelque sorte au service de marchés autorégulateurs.

The market pattern, on the other hand, being related to a peculiar motive of its own, the motive of truck or barter, is capable of creating a specific institution, namely, the market. Ultimately, that is why the control of the the control of the economic system by the market is of overwhelming consequence to the whole organization of society: it means no less than the running of society as an adjunct to the market. Instead of economy being embedded in social relations, social relations are embedded in the economic system. (Polanyi, 1944 :57)

Comme le montre Polanyi, le bon fonctionnement de ces marchés autorégulateurs suppose que le travail humain, la monnaie et la terre soient traités comme des marchandises, soumises à la fluctuation du rapport entre l'offre et la demande. Cela ne peut être que dévastateur pour les sociétés en question, car : « le travail n'est rien d'autre que ces êtres humains eux-mêmes dont chaque société est faite, et la terre, que le milieu naturel dans lequel chaque société existe. Les inclure dans le mécanisme du marché, c'est subordonner aux lois du marché la substance de la société elle-même, » (Polanyi *et al.*, 1983; 106)

Polanyi considérait qu'une telle situation ne pouvait durer et que la « société » allait réagir contre cette marchandisation de sa substance. C'est ainsi qu'il interprétait entre autres les phénomènes totalitaires de la fin des années 1930. Il s'est pourtant manifestement trompé. La nature n'a pas cessé d'être traitée comme une marchandise, bien au contraire (même le marché du carbone en témoigne). Sa marchandisation s'est accrue. Le désastre écologique actuel y trouve son origine. Et la persistance de la société de marché permet aussi de comprendre pourquoi il nous est si difficile d'arrêter ce désastre. Cela supposerait une transformation totale de nos sociétés.⁵ Pour le moment, une telle révolution inquiète le plus grand nombre

Une interprétation économique

La mobilisation de plusieurs concepts en économie permet également de comprendre le manque d'engagement en ce qui a trait à la crise écologique et, dans une certaine mesure, pourquoi nous n'avons donc pas « intérêt » à nous y investir.

Tout d'abord, une grande part de nos ressources naturelles sont pour les économistes orthodoxes des « biens publics » ou des « ressources communes » et le problème des biens publics ou des ressources communes est qu'il est difficile d'en empêcher la consommation à qui souhaite les consommer

Conventional economic arguments about commons, premised on rational choice and methodological individualism, conceptualize commons as objectively given, innate, and naturally bonding a set of actors but also prone to misuse and underinvestment (Hardin 1968, Schelling 1978). They assume that people are selfinterested, norm-free, and opportunistic maximizers of short-term interests who, in the absence of rules limiting access and defining rights and duties, typically neglect the long-term interests of the collectivity. (Blomley, 2008 dans Ansari, Wijen et Gray, 2013).

⁵ Certains auteurs s'aventurent à proposer qu'une société ayant des valeurs pro-environnementales, écocentriques et altruistes seraient favorables à des prises de décisions qui permettraient de faire face aux défis que posent le dérèglement climatique, mais malheureusement nos sociétés modernes ni leurs institutions ne partagent ces valeurs au point d'agir efficacement dans cette crise écologique (Fransson and Gärling 1999; Nilsson et al. 2004; Dobson 2003; Horton 2005 dans Adger *et al.*, 2009).

Ce qui nous amène à la Tragédie des communs, développée par Hardin (1968), qui suggère que motivés par des intérêts personnels, certains se permettent de surexploiter ces ressources dû à leur caractère de disponibilité et d'accessibilité – au détriment du bien commun. Cette vision de l'être humain nous amène donc à voir l'engagement dans la lutte au dérèglement climatique en termes de poursuite d'intérêts personnels (égoïstes) et à considérer le climat ainsi que les ressources naturelles⁶ comme des biens communs. Ainsi, bien qu'il y aurait davantage d'intérêt à les utiliser avec parcimonie, le fonctionnement de nos sociétés est tel qu'individuellement nous sommes plutôt incités à ne pas nous autolimiter (paradoxe d'Olson⁷ – problème de l'action collective).

C'est pourquoi une des solutions proposées présentement est de faire payer le prix de l'utilisation de ces ressources (incitatifs – principe de l'utilisateur-payeur), même si personne n'a intérêt à payer et que les intéressés s'y opposent⁸. Par exemple, le Protocole de Kyoto⁹ reposait sur trois éléments : l'émission des GES est une externalité en économie, l'engagement des États signataires constitue la seule réponse à un enjeu international et pour modifier les comportements des entreprises et consommateurs vers l'utilisation de produits émettant moins de GES, le prix des permis négociables est l'outil le plus incitatif (Damian, 2014). Nommée « Politique climatique historique », Damian (2014) explique qu'à travers cette dernière, les économistes avaient espoir qu'un changement technologique important s'opère avec l'aide d'incitatifs comme les marchés de permis (comme les taxes carbone) et une augmentation massive du prix du carbone.

« les instruments économiques sont plus incitatifs que les mesures réglementaires. Et, parmi les instruments économiques pour atteindre un objectif défini de réduction des émissions, le système des permis d'émission négociables est le plus cost-efficace, c'est-à-dire celui qui a le meilleur rapport coût- efficacité, celui qui autorise une politique à la fois efficace, souple et la moins coûteuse possible. » (Damian, 2014)

⁶ Par exemple, l'eau, les terres et l'air étant vitales à notre existence.

⁷ Olson, Mancur (2012). « The logic of collective action [1965] », *Contemporary Sociological Theory*, p. 124.

⁸ Par exemple, connue pour son exploitation massive de pétrole et de sables bitumineux, l'Alberta s'est opposée à la taxe carbone imposée par le fédéral au point d'aller en cours. (<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1537978/taxe-carbone-jugement-cour-appel-alberta>)

⁹ Signature en 1997 en entrée en vigueur en 2005 (https://unfccc.int/kyoto_protocol)

Le problème aujourd'hui est d'avoir misé sur des politiques permettant de produire des GES et de polluer en suivant une logique de prix et de marché, alors que l'effort aurait dû être mis sur l'identification des industries et entreprises les plus polluantes et sur la réduction de production de GES (Damian, 2014).

Bref, en termes d'États, même si chaque pays négociateur essayait de collaborer pour limiter les conséquences dues aux changements climatiques, en suivant les règles d'une économie de marché, ils chercheront davantage à maximiser leur bien-être et donc, la rencontre d'impasses devient inévitable au niveau des négociations et d'accords transnationaux ainsi que la mise en place de réglementations plus ambitieuses.

Une interprétation philosophique

D'un point de vue philosophique, on peut aborder la question de l'engagement contre les changements climatiques ou, plus largement, la destruction écologique, comme une question d'ordre moral. Pour qu'il y ait engagement dans ce cas, il faut qu'il y ait sentiment de responsabilité. Or, éprouver un tel sentiment dans le contexte de la catastrophe écologique en cours ne va pas de soi, comme le suggère notamment le travail du philosophe Larry May (1990).

Celui-ci soutient en effet que, confronté à un problème nécessitant d'être résolu par l'action collective, un individu risque de ne pas s'en sentir responsable dès lors qu'il a le sentiment que ce problème le dépasse et qu'il ne pourra rien faire à lui seul pour le résoudre. C'est exactement ce que suggère aussi le philosophe Gunther Anders avec le concept de décalage prométhéen. Pour l'auteur de *L'obsolescence de l'Homme*, les humains modernes ont produit un monde « trop grand » pour eux, à tel point qu'il leur est devenu impossible de percevoir, de sentir et de se représenter les conséquences de leurs actions. Dès lors, aucun sentiment de responsabilité ne peut les animer (Anders, 1999). May (1990) rappelle que selon Kant, une personne ne peut être tenue responsable des préjudices qui auraient été inévitables, qu'elle ait agi ou pas. N'est-ce pas la situation dans laquelle nous nous trouvons concernant la catastrophe écologique et les changements climatiques ? Comment en effet considérer que l'on pourrait, à titre individuel, agir de

manière efficace pour arrêter ce désastre ? Comment ne pas déresponsabiliser finalement à l'égard de ce drame planétaire ?

S'ajoute à cela la possibilité d'attribuer la principale responsabilité des émissions de GES, par exemple, aux générations passées (tout commence en Angleterre au XIX^e siècle, il est vrai!) ou à des humains vivant ailleurs sur la planète (en Chine par exemple). Par conséquent, le devoir d'agir apparaît moins pressant (Markowitz, 2012). On peut retrouver ainsi des sociétés entières qui entretiennent toutes sortes de stratégie de déni et d'évitement à l'égard de la situation écologique actuelle, afin de ne pas changer leurs habitudes de vie¹⁰ (Norgaard 2006 ; 2011 dans Markowitz, 2012). D'une certaine façon, nous sommes presque tous et toutes engagés dans de telles stratégies de déni, comme le souligne Clive Hamilton (2012).

En ce qui a trait à la considération éthique du problème climatique, Markowitz (2012) parvient à identifier trois groupes d'individus suite à deux études menées auprès d'étudiants au premier cycle dans une université publique dans le nord-ouest des États-Unis. Il y aurait donc ceux qui attribuent une dimension éthique à l'enjeu écologique, ceux qui sont incertains quant au fait de lui attribuer ce caractère et ceux pour qui le dérèglement climatique ne pose pas de problème éthique. À l'aide des résultats obtenus lors de ces études, le chercheur pose l'hypothèse que bien qu'il y ait un certain nombre d'individus qui attribuent un caractère éthique à l'enjeu en question, il est fort probable qu'autant sinon plus d'individus ne lui attribuent pas ce caractère ou en soient incertains. L'importance de considérer le problème écologique en termes éthiques réside dans le fait que les individus faisant preuve d'une plus grande disposition à se mobiliser sont les mêmes qui leur attribuent un caractère moral – ou une dimension éthique – et donc, une obligation d'agir.

En somme, selon cette perspective, nous ne nous mobilisons pas davantage dans la lutte écologique parce que nous sommes nombreux à ne pas lui reconnaître de dimension morale. Et cela tient en partie au fait que nous ne nous sentons pas responsables de cette situation.

¹⁰ L'auteur souligne notamment que ce sont des stratégies socialement construites et renforcées et ce, même en connaissance de causes.

Une interprétation sociologique

On peut trouver également des explications plus spécifiquement sociologiques au manque d'engagement dans la lutte écologique. C'est ce que propose par exemple Jean-Baptiste Comby dans un ouvrage remarqué, qui s'intitule : *La Question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*. Pour ce sociologue français, la faible mobilisation contre les changements climatiques tient en partie à la manière dont cette question a été abordée par les médias de masse.

Quel est le problème ? Le chercheur identifie quatre logiques permettant la « digestion » des problèmes écologiques par le capitalisme, soit le recours à des innovations techniques, la financiarisation des problèmes environnementaux, la militarisation des ressources et enfin, celle qui s'adresse aux médias, le traitement individualisant des changements climatiques (Comby, 2015 :13).

Elle permet de mettre l'ordre social capitaliste à l'abri de la critique écologique et fournit ainsi aux trois premières dynamiques un précieux paravent public. (Comby, 2015 :13)

Le caractère individualisant de la question climatique permet donc de faire peser le poids des causes, des conséquences et des solutions sur les épaules des consommateurs au lieu de pointer les structures sociales capitalistes qui modulent nos vies, d'où la dépolitisation de l'enjeu.

En effet, si on considère qu'est « politique bien plutôt ce qui touche soit la totalité de l'ensemble social, soit l'organisation morphologique ou structurelle de la société (et en particulier à ses divisions) », l'inscription d'un problème dans le registre moral de l'insouciance individuelle (par exemple par le biais des discours de "l'écocitoyenneté") contribue à le dépolitiser. (Comby, 2015 :14)

D'autre part, les médias présentent les enjeux du dérèglement climatique comme étant « déconflictualisés et relevant moins des décideurs que de tout un chacun » (Comby, 2015: 30). Ainsi, pour des raisons marchandes, le traitement de ces enjeux par les journalistes « atténue » le caractère fautif de nos modes de fonctionnement (organisation sociale, logique de production et de consommation), et évite ainsi de les remettre en question et de ne pas traiter les enjeux climatiques comme un enjeu politique (Comby, 2015 : 34). Par exemple, ces médias inviteront des scientifiques et experts à parler du sujet et ces derniers,

participeront malgré eux à la dépolitisation de l'enjeu climatique en se focalisant sur les conséquences prévisibles du réchauffement global, au dépens de l'analyse des causes du problème. Ou encore, les médias parleront d'« activités humaines » en demeurant flous (Comby, 2015 :37).

Une autre façon de traiter de la question est de donner la parole à des climatosceptiques. De cette façon, les médias contribuent non seulement à entretenir le doute concernant la réalité même des changements en cours, mais plus subtilement à faire paraître des positions politiques conservatrices comme étant progressistes sur le plan écologique :

« [...] en dénonçant des attitudes effectivement bien plus conservatrices que les leurs, les entrepreneurs conformistes du problème climatique dessinent un paysage propice aux lectures manichéennes les situant du bon côté, celui de la lutte pour l'avenir de la planète » (Comby, 2015. 95)

Ainsi utilisés, les climatosceptiques permettent de légitimer les positions de ceux que Comby qualifie de« tenants de l'ordre établi », ainsi que de détourner l'attention des sources du problème.

Pour revenir au discours de l'écocitoyenneté cité plus haut, Comby critique cette écocitoyenneté que promeuvent sans cesse les grands médias. La promotion des comportements à adopter permet d'éviter de dénoncer les comportements les plus nuisibles plutôt adoptés par les plus nantis (Comby, 2015 : 164). Le traitement médiatique du dérèglement climatique vise alors à nous convaincre que la solution se trouve dans nos actions et choix individuels et qu'il nous faut adopter une posture « écocitoyenne » comme si nous avions tous les mêmes possibilités d'agir et de choisir (Comby, 2015 : 115). C'est pourquoi l'écocitoyenneté « bénéficie symboliquement à ceux [qui] sont, en pratique, les moins respectueux de l'atmosphère et des écosystèmes » (Comby, 2015 :16). Bref, éviter d'avoir un discours « accusateur » envers les classes sociales plus aisées est, dans le monde des médias, une autre façon de dépolitiser l'enjeu et surtout, de ne pas s'attaquer à leurs commanditaires (Comby, 2015 :165).

Dans cette perspective, la fabrique de l'écocitoyenneté par les groupes dominants leur permet de conserver la maîtrise de la définition du comportement vertueux et, ce faisant, de mettre leur style de vie à l'abri de la critique écologique. (Comby, 2015 :165)

En somme, bien que le problème écologique trouve son fondement dans les structures de nos sociétés et nos institutions dominantes, Comby (2015) dénonce dans son ouvrage la manière dont les changements climatiques sont traités et présentés dans les médias et comment ce traitement contribue au statu quo.

Une interprétation psychologique

Enfin, il est possible également de mobiliser la psychologie pour tenter de comprendre pourquoi le mouvement écologiste n'est-il pas plus puissant.

Par exemple, Spence, Poortinga et Pidgeon (2012) suggèrent que le phénomène de « distance psychologique » explique dans une large mesure le fait que nous ne soyons pas plus mobilisés dans la lutte contre les changements climatiques et contre les autres problèmes écologiques.

L'idée est simple et se rapproche de celles qui ont été évoquées plus haut dans une perspective philosophique : plus un individu se sentira « éloigné » d'un problème quelconque, moins il éprouvera le désir de travailler à le résoudre. Toutefois, l'éloignement dont il est question ici n'est pas seulement d'ordre physique, mais aussi temporel et social (avec une entité sociale pouvant être une autre personne ou communauté). S'y ajoute également une « distance hypothétique », c'est-à-dire le niveau d'incertitude perçue concernant l'événement ou le phénomène en question.

Selon les auteurs de cette recherche, les changements climatiques sont « psychologiquement éloignés », sur toutes ces dimensions, pour un grand nombre de personnes en Occident. Outre la distance géographique et temporelle, ils soulignent les aspects suivants :

« In addition, climate change impacts tend to be viewed as more serious for distant locations.. People also clearly distinguish between personal and societal impacts of climate change, with several studies finding that personal risks of climate change are judged to be lower than societal risks . » (Spence, Poortinga et Pidgeon, 2012 : 959)

Par ailleurs, les auteurs soutiennent que « [...] a general spatial bias appears to exist where people in both developed and developing countries tend to perceive environmental

degradation to be more serious at a global level than at a local level » (Gifford *et al.*, 2009; Uzzell, 2000; Rathzel et Uzzell, 2009 dans Spence, Poortinga et Pidgeon, 2012).

Spence, Poortinga et Pidgeon (2012) ajoutent que la « distance psychologique » vis-à-vis d'un événement ou d'un phénomène quelconque peut être accrue par le type de mots que l'on utilise pour en parler. C'est là que l'on retrouve le rôle clef des médias de masse dont parle Comby (voir section précédente).

We observe differences in levels of uncertainty about different aspects of climate change and note that there is a possibility of transfer between different aspects of uncertainty, highlighting the problematic nature of media representations of apparent public uncertainty over climate change. Overall, our findings point to the utility of risk communication techniques designed to reduce psychological distance and to engage the general public with climate change. (Spence, Poortinga et Pidgeon, 2012 :970)

Plus on souligne ainsi la « distance hypothétique », plus évidemment on justifie l'inaction.

En somme, ce qui est perçu comme « éloigné » est trop abstrait pour justifier que l'on s'en préoccupe vraiment. Ce qui est « proche » apparaît en revanche comme concret et incite à l'action. Ce n'est pas le cas des changements climatiques pour la plupart d'entre nous.

Conclusion

En somme, dans le cadre de ce mémoire, il était hors de portée de poursuivre la revue de littérature au-delà des textes ci-haut pour les deux raisons suivantes.

D'une part, une telle revue couvrant toutes les disciplines pertinentes, aurait réclamé un travail colossal. C'est en effet par milliers que se comptent désormais les travaux qui apportent, directement ou indirectement, des éléments de réponse à ma question de départ. D'autre part, j'avais déjà plusieurs explications très plausibles de notre inaction. Tel que présenté, cette attitude peut être considérée comme la conséquence du fait que nous vivons dans des sociétés dominées par les marchés autorégulateurs (Polanyi) ou que nous n'avons actuellement aucun intérêt à adopter des comportements « vertueux » sur le plan écologique (Olson). Aussi, cette attitude est sans doute aussi favorisée par les difficultés réelles que nous éprouvons à nous sentir responsables du désastre actuel (Anders), mais

également par les médias de masse qui dépolitisent largement ces questions (Comby) et par cette « distance psychologique » qui nous sépare notamment des conséquences les plus dramatiques de la catastrophe écologique en cours. En somme, les raisons de ne pas agir sont légion et il nous apparaît donc évident de comprendre pourquoi nous ne nous mobilisons pas davantage.

Dès lors, une autre question s'est imposée presque d'elle-même : comment se fait-il qu'il y ait tout de même des personnes qui se consacrent très activement à cette lutte contre la destruction de notre planète et en particulier les changements climatiques? Le mystère à éclaircir, si je puis dire, se trouve plutôt du côté de l'engagement que de son absence. C'est donc dans cette direction que j'ai décidé de poursuivre ma recherche, en espérant qu'elle me permettrait ainsi d'identifier certains « ressorts » de l'implication dans les luttes écologiques, de telle sorte que je puisse proposer des pistes de solution pour favoriser cette implication à l'avenir.

Chapitre 2

Cadre théorique

Comment en vient-on à s'engager sur le plan écologique ? Telle est donc la question qui a orienté la suite de mon travail de recherche. Pour y répondre, il a d'abord fallu définir les principaux termes de cette question – « engagement » et « écologie » -, puis s'équiper d'un cadre théorique susceptible de m'aider à comprendre pourquoi certaines personnes s'engagent dans la lutte écologique.

Engagement et écologie : de quoi parle-t-on ?

Le sociologue Howard Becker remarque dans une note de synthèse sur la notion d'engagement : « *Les sociologues utilisent le concept d'engagement quand ils essaient de rendre compte du fait que les individus s'engagent dans des trajectoires d'activités cohérentes* » (Foote, 1957 cité dans S. Becker, 2006). Mais cette définition est bien trop vague par rapport au phénomène qui m'intéresse. Il faut la préciser un tant soit peu.

Tout d'abord, rappelons que le mot « engagement » vient du verbe « engager » qui lui-même signifie « mettre en gage ». Ainsi, étymologiquement, « l'engagement de la promesse repose sur la matérialité d'un gage, dépôt assurant une garantie. » (Thévenot, 2011). Comme le suggère Jean Ladrière, l'engagement peut être appréhendé à la fois comme un type de *conduite* – « [qui] s'oppose aux attitudes de retrait, d'indifférence, de non-participation » - et comme un *acte* – « Dans un acte d'engagement, on se met en jeu, partiellement ou totalement. » (Ladrière, 2016). Être engagé, c'est s'impliquer dans une situation quelconque, s'en considérer en partie au moins responsable de celle-ci et se préoccuper de son évolution. Et c'est également donc agir concrètement, « payer de sa personne », comme on dit, au service d'une organisation, d'un parti politique ou encore d'une cause quelconque.

D'un point de vue sociologique, ces actes d'engagement entrent, au moins en partie, dans la catégorie de ce que Max Weber appelait l'action rationnelle en valeur :

« [...] l'activité sociale peut être déterminée : [...] de façon rationnelle en valeur (wertrational), par la croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle – d'ordre éthique, esthétique, religieux ou autre – d'un comportement déterminé qui vaut pour lui-même et indépendamment de son résultat; [...] Agit de manière purement rationnelle en valeur celui qui agit sans tenir compte des conséquences prévisibles de ses actes, au service qu'il est de sa conviction portant sur ce qui lui apparaît comme commandé par le devoir, la dignité, la beauté, les directives religieuses, la piété ou la grandeur d'une « cause », quel qu'en soit la nature. L'activité rationnelle en valeur consiste toujours (au sens de notre terminologie) en une activité conforme à des « impératifs » ou à des « exigences » dont l'agent croit qu'ils lui sont imposés. » (Weber, 1971, 22-23).

Considéré dans cette perspective, l'acte « engagé » peut être qualifié de rationnel parce qu'il se veut cohérent et conséquent à l'égard de la « cause » qu'il prétend servir. Ce n'est pas en revanche un acte vécu comme libre. La personne engagée agit par sens du devoir, par respect vis-à-vis d'une valeur qui s'impose à elle, en quelque sorte. La différence avec le type de « l'action rationnelle en finalité »¹¹ tient aussi au fait que les conséquences immédiates de cet acte ne sont pas essentielles pour celui ou celle qui agit de cette manière. Compte avant tout le sentiment de se comporter de manière cohérente avec la « cause » que l'on sert. Pour le dire autrement, l'engagement suppose de ne pas calculer à tout instant les coûts et les bénéfices de son action. Il relève, comme Weber le suggère dans un autre texte, d'une « éthique de la conviction »¹² (Weber, 1959). Enfin, ce type de comportement n'est pas vécu comme égoïste¹³. Sa finalité n'est jamais l'intérêt personnel de celui ou celle qui n'agit pas.

Évidemment, dans le monde social, on n'observe jamais, ou presque, une action de ce genre à l'état pur comme Weber n'a eu de cesse de le rappeler. Il s'agit bien d'un idéal-type. Le plus souvent, la personne engagée s'efforce aussi d'agir de manière rationnelle

¹¹ « Comme toute autre activité, l'activité sociale peut être déterminée : a) de façon rationnelle en finalité [zweckrational], par des expectations du comportement des objets du monde extérieur ou de celui d'autres hommes, en exploitant ces expectations comme « conditions » ou comme « moyens » pour parvenir rationnellement aux fins propres, mûrement réfléchies, qu'on veut atteindre» (Weber, 1971 : 22)

¹² « L'éthique de la conviction réclame la pureté absolue des moyens et s'accommode de l'indifférence à l'égard des conséquences. Ce n'est donc pas l'efficacité qui prime, c'est-à-dire le triomphe matériel d'une valeur, mais son respect par celui qui agit et tout au long de son action. L'acteur moral n'a pas à se soucier des conséquences, pourvu que son intention soit pure. Il n'est responsable que de celle-ci, c'est-à-dire de la qualité de sa volonté, le reste est affaire de hasard ou de providence. » (Hottos, 1996)

¹³ La question de savoir s'il est réellement altruiste ou pas importe peu ici. Ce qui est considéré est le sens que l'acteur attribue à ses actions.

en finalité et selon une « éthique de la responsabilité »¹⁴. Mais, ce qui caractérise en propre son comportement reste le sentiment d’agir avant tout par devoir (pas par intérêt) et le souci de rester cohérent vis-à-vis de certaines valeurs dans ses principaux choix de vie. C’est donc à ce type de comportement que je voudrais m’intéresser dans ce mémoire, dans les cas où il est au service de la cause écologique. Mais qu’est-ce que cette cause?

La crise écologique actuelle pourrait être définie comme ayant trait à une raréfaction des ressources, une surproduction des déchets inassimilables par les cycles biogéochimique ainsi qu’à l’aggravation des conséquences engendrées par le dérèglement climatique (causées principalement par les émissions massives de GES et de gaz polluants). En ce sens, la cause écologique est la lutte à la crise écologique telle que définie ci-haut.

D’autre part, bien que différentes approches¹⁵ aient vu le jour pour tenter d’adresser les problèmes environnementaux – toujours en fonction de leurs critiques – l’écologie sociale

[...] a donné à la notion de démocratie directe des dimensions spatiales écologiques, géographiques et politico-économiques qui peuvent servir comme pierres dans l’édification d’une nouvelle société. Elle indique que la manière de sauver notre société, et avec elle la civilisation humaine, est de la transformer radicalement en remplaçant la domination, la hiérarchie et l’exploitation par une société harmonieuse sur les plans écologique et social. [...] à moins que la société et ses principales institutions de pouvoir ne soient fondamentalement changées, nous ne pouvons pas espérer atteindre cet équilibre avec la nature qui nous permettra d’inverser la crise.» (Roussopoulos, 2017 :84-85)

Ainsi, aux mouvements écologistes qui « visent à protéger le monde naturel et à promouvoir un mode de vie durable » (Hummel, 2010), une attention particulière est posée au respect des limites de la Terre dans le but d’atteindre ce « mode de vie durable ». En effet, en termes de soutenabilité :

¹⁴ « L’éthique de la responsabilité se caractérise par l’attention aux moyens dans une double perspective : en ce qui concerne leur efficacité pratique, opératoire (car c’est bien la fin qui justifie les moyens) d’une part, en ce qui concerne les conséquences, d’autre part. Le souci d’efficacité encourage le pragmatisme, le compromis, une tendance à réajuster moyens et finalités selon les aléas de l’action, à redessiner les contours du but visé. » (Hottois, 1996)

¹⁵ Dans son ouvrage *l’Écologie politique* (2017), le militant Dimitri Roussopoulos traite notamment d’approches telles que le conservationnisme, l’environnementalisme, le populisme environnemental, l’écologie profonde, le biorégionalisme et l’écoféminisme pour présenter l’évolution des diverses critiques adressées aux problèmes liés à l’environnement.

« Un des principaux clivages, que l'on retrouve dans l'analyse économique du changement climatique, est celui opposant les tenants d'une soutenabilité faible aux partisans d'une soutenabilité forte. [...] Une partie du débat est bien celle-là : la théorie économique néoclassique privilégie une soutenabilité économique tandis que l'économie écologique met en avant la soutenabilité environnementale. »
(Vivien, 2009)

La question qui m'intéresse dans ce mémoire peut donc être reformulée ainsi : comment des humains en viennent-ils à s'efforcer d'agir, dans leur existence en général, avec le souci de contribuer à la soutenabilité de nos manières de vivre ensemble sur le plan écologique ?

Une question de relation au monde

Mon objectif n'a jamais été d'expliquer l'engagement écologique. Je ne crois pas que ce soit vraiment possible. J'ai voulu en revanche comprendre cet engagement, et en particulier ce qui le fonde. C'est dans cette perspective que les thèses du sociologue et philosophe Hartmut Rosa m'ont semblé intéressantes. Sa théorie de la résonance notamment m'a paru pouvoir être mobilisée pour interpréter la démarche de ces « militants » écologistes auxquels j'ai décidé de m'intéresser.

Qu'est-ce que la résonance ?

Après avoir consacré une grande partie de son travail à proposer une critique de notre civilisation, dans la perspective ouverte par les premiers membres de l'École de Francfort (Rosa, 2010), Rosa s'est intéressé aux conditions de possibilité d'une vie non-aliénée, d'une « vie bonne ». C'est ainsi qu'il en est arrivé à l'idée qu'une telle vie consiste à entrer autant que possible en « résonance » avec le monde. La vie bonne, dit-il, est :

[...] le résultat d'une relation au monde caractérisée par l'instauration et le maintien d'axes de résonance stables, grâce auxquels les sujets peuvent se sentir portés et protégés dans un monde accueillant et responsif. (Rosa, 2018 : 40)

La *résonance* est la « mise en relation entre le sujet et le monde ». Par *monde*, Rosa entend les autres êtres humains, les artefacts, les êtres naturels, le corps même du sujet, les manifestations émotionnelles, mais aussi ces « totalités » que sont la nature, le cosmos, l'histoire, Dieu ou la vie (Rosa, 2018 : 223). Le caractère responsif de la résonance est au

cœur de la théorie puisqu'elle suppose que le monde nous « parle », que nous lui « répondons » et que nous nous laissons affecter et transformer par lui¹⁶.

« La résonance – [...] – désigne un rapport de réponse réciproque dans lequel les sujets ne se laissent pas seulement toucher mais sont eux-mêmes capables de toucher, c'est-à-dire d'atteindre le monde par leur action. Un axe de résonance n'existe donc qu'à partir du moment où le monde fait « sonner » le sujet et où celui-ci, est capable réciproquement de faire sonner le monde, c'est-à-dire en termes moins fleuris : de le faire réagir et répondre favorablement. Les sujets cherchent dans une égale mesure à produire des résonances et à en faire l'expérience. » (Rosa, 2018 : 181)

L'expérience de résonance suppose également que le sujet sera « [...] affecté, touché et mû par un fragment de monde » et réagira émotionnellement à ce stimulus, que ce soit par des rires ou des pleurs par exemple (Rosa, 2018 : 187-188).

En ce qui a trait à l'émotion, cette dernière s'avère importante dans le sentiment d'efficacité personnelle¹⁷ de l'individu, car elle détermine la confiance qu'a la personne dans sa capacité d'agir *sur* et *dans* le monde – confiance qui est déterminante dans la qualité de sa relation au monde (Rosa, 2018 : 182). Ainsi, la résonance possède un caractère transformationnel pour la personne qui résonne avec le monde, dans le sens que la résonance la « transforme » et lui permet d'entrevoir sa capacité à transformer le monde.

Enfin, la résonance ne peut être ni contrôlée ni manipulée due au fait qu'il s'agit d'une relation dynamique entre le sujet et le monde. Autrement cela nous mènerait à une relation plutôt aliénante avec ce dernier.

Toute tentative de mise à disposition et de contrôle, d'accumulation, de maximisation et d'optimisation détruit l'expérience de résonance en tant que telle.
(Rosa, 2018 : 198)

¹⁶ « Le cerveau ne se contente pas de *reproduire une image* du monde ou de le *représenter* mentalement; la conscience, ou l'esprit, ne sont pas la simple conséquence de processus cérébraux, car entre le monde (environnant), le corps et le cerveau, d'une part, et entre le cerveau et l'esprit, d'autre part, *des rapports de résonance* et *des relations responsives* se développent, qui rendent seuls possibles la compréhension et la pensée, mais aussi l'apprentissage, la communication et l'action [...] » (Rosa, 2018 : 165).

¹⁷ « [...] la faculté d'action et d'apprentissage, la possibilité de nouer et de maintenir des relations sociales et la satisfaction de la vie en générale [...] » (*Ibid.* :182)

À l'opposé d'une relation de résonance avec le monde, il est également possible pour une personne de faire l'expérience d'une relation d'aliénation avec celui-ci. L'aliénation correspond à une relation dite « muette » avec le monde ou bien une relation hostile.

« [...] il ne se produit plus aucun contact, le sujet n'est plus affecté et ne fait plus aucune expérience d'auto-efficacité. » (Rosa, 2018 : 211)

Dans cette relation, il est impossible pour le sujet d' « assimiler » le monde et de se laisser transformer par lui. Le sujet ne ressent donc plus la capacité de se faire entendre ni de « parler ». Son sentiment d'auto-efficacité devient flou. Il ne sait plus ce qu'il est en mesure de réaliser ou comment se positionner dans le monde (Rosa, 2018 :186).

En somme, la résonance est une forme de relation heureuse entre un sujet et le monde qui associe l'affect, l'émotion, la transformation et l'indisponibilité (non contrôlable ou manipulable). Et, à l'inverse, ces caractéristiques font défaut en relation d'aliénation.

Les axes de résonance... ou d'aliénation

Rosa identifie trois dimensions qui structurent notre rapport au monde et au sein desquelles nous pouvons développer des relations d'aliénation ou de résonance :

1. Une dimension horizontale, qui concerne nos relations sociales
2. Une dimension diagonale, qui touche à nos relations avec le monde matériel
3. Une dimension verticale, qui intègre nos rapports à ces totalités qui nous dépassent, nous transcendent, et que sont la nature, le cosmos, l'histoire, Dieu ou la vie.

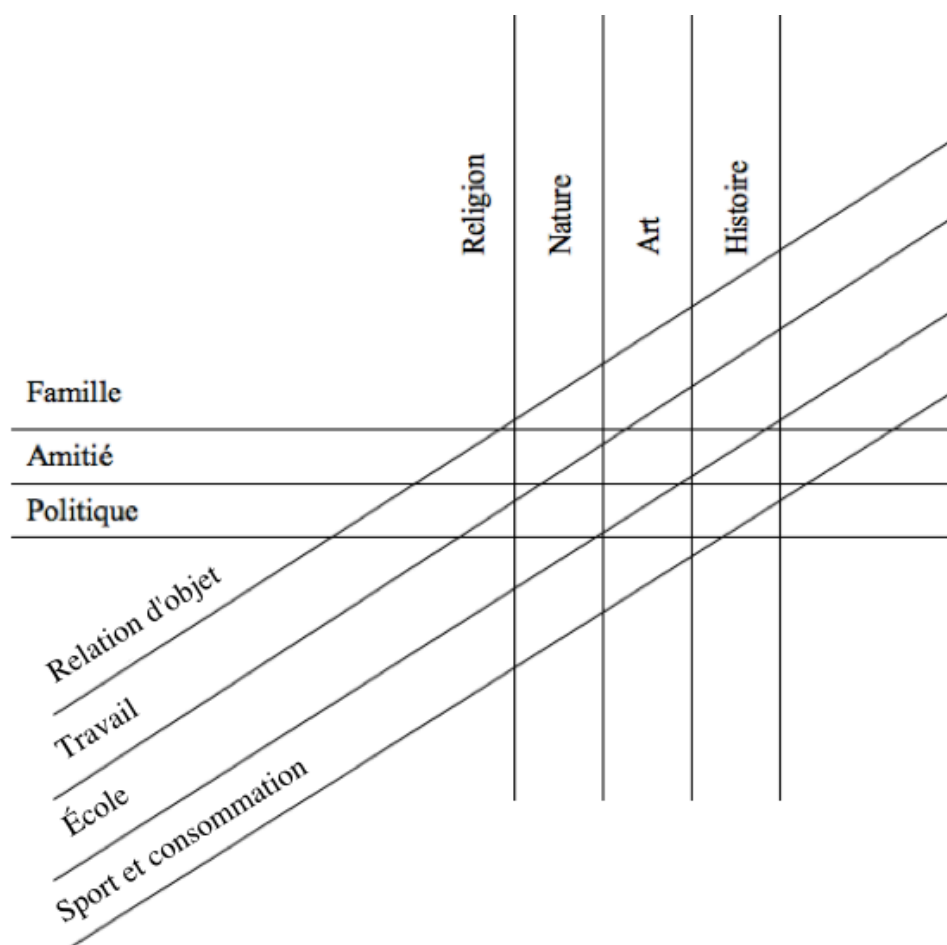
La première dimension, « horizontale », comprend les relations familiales et amicales, ainsi que le domaine de l'activité politique. Ces relations ne sont pas forcément caractérisées par la résonance. Elles peuvent être tout à fait aliénées, c'est-à-dire pour l'essentiel « muettes ». Il est possible d'« avoir » une famille et des amis, mais sans pour autant entrer en résonance avec les personnes concernées.

La même chose vaut en ce qui concerne les relations « diagonales » au monde. Entrent dans cette catégorie, nos relations avec les objets en général et avec les biens de consommation en particulier. Rosa y intègre aussi les relations de travail et les relations sportives, caractérisées par les rapports de concurrence et de compétition. Enfin, on y

trouve la relation à l'école, où se joue selon Rosa une part importante de notre rapport au monde et en particulier de nos capacités de résonance. À noter, qu'il puisse tout à fait y avoir résonance avec un objet inanimé, une maison ou même une voiture !

La dimension « verticale » de notre rapport au monde comprend en particulier nos relations avec la religion, l'histoire, l'art et la nature. Il s'agit de relations à des « totalités » qui nous dépassent et nous transcendent. Mais cette transcendance n'est pas forcément synonyme d'aliénation, même si elle peut l'être. Il est tout à fait possible, soutient Rosa, d'entrer en résonance avec le monde dans le cadre d'un acte religieux ou artistique. De même, on peut être en résonance avec des événements historiques et bien sûr avec la nature.

Figure 3 : Dimensions structurantes du rapport au monde et types de relations



Inspirée de cette lecture de Rosa, j'en suis venue à faire l'hypothèse, d'une part, que l'engagement militant est déterminé ou conditionné par un certain type de rapport au monde et, d'autre part, que cet engagement est lui-même une manière de tenter d'entrer en résonance avec l'une ou l'autre des dimensions de notre expérience du monde. J'ai donc voulu savoir quel type de relation (résonance/aliénation), sur quelle dimension de notre rapport au monde (horizontale/diagonale/verticale), pouvait favoriser l'engagement écologique. Pour répondre à cette question, j'ai décidé de mener une enquête sur le parcours de vie d'un certain nombre de militants écologiques.

Chapitre 3

Méthodologie

Dans ce chapitre, je présenterai rapidement la méthodologie de l'enquête que j'ai menée pour tenter de répondre à ma question de recherche : « Comment en vient-on à s'engager sur le plan écologique ? ». J'expliquerai notamment mes choix en matière d'échantillonnage, de technique de collecte de données et de méthode d'analyse des données. Compte tenu du cadre théorique que j'ai choisi et du caractère exploratoire de cette enquête, j'ai décidé de réaliser une enquête qualitative portant sur les parcours de vie de personnes engagées sur le plan écologique. Une telle démarche me semblait représenter la meilleure manière (la seule ?) d'explorer en profondeur le rapport au monde de ces personnes et les motifs de leur engagement.

Sélection de l'échantillon

Mais qu'est-ce qu'être engagé sur le plan écologique ? Comme Ladrière le suggère dans son article déjà cité (Ladrière, 2016), l'engagement n'est pas seulement constitué d'actes. Il se caractérise aussi par une attitude, une manière d'être particulière. J'ai donc cherché à rencontrer des personnes qui, d'une manière générale, se disent préoccupées par la question écologique et posent des actes qu'elles jugent cohérents avec le souci d'améliorer les choses dans ce domaine. Ces actes peuvent être d'ordre privé (choix d'étude, par exemple) ou public (participation à une manifestation). En somme, j'ai retenu des critères de sélection de mon échantillon assez larges. J'aurais pu ne sélectionner que des militants membres d'une organisation écologiste par exemple. Mais, un tel choix aurait supposé une vision trop étroite de ce qu'est un « vrai » engagement. Je considère, comme la politologue Émeline de Bouver, qu'« [i]l est essentiel aujourd'hui de continuer à défendre la reconnaissance d'autres formes de rapport au politique pour pouvoir observer les engagements militants dans leur pluralité. » (de Bouver, 2016). C'est pourquoi, dans le cadre de ce mémoire, les interviewés ont tous en commun le fait d'avoir mis leur temps

« en gage » dans ce qu'ils estiment devoir faire pour que notre monde devienne un monde meilleur¹⁸.

En revanche, pour des raisons de temps et de coûts, nous nous sommes limités à des personnes vivant dans la région de Montréal pour constituer notre échantillon. Pour une part, j'ai approché des personnalités publiques considérées comme engagées sur le plan écologique. Par ailleurs, j'ai sollicité des organisations « écologistes » pour y rencontrer des « militants » anonymes. En ce qui concerne les militants plus « existentiels », c'est-à-dire engagés dans le mouvement écologiste, mais sans être adhérents à une quelconque organisation, j'ai utilisé les réseaux sociaux et des contacts personnels pour entrer en contact avec eux.

Compte tenu de la manière dont j'ai procédé pour recruter les participants à cette enquête, il n'est pas exclu que mon échantillon ne soit pas suffisamment diversifié et que je sois « passée à côté » de certains profils de personnes engagées sur le plan écologique. Cela dit, après avoir réalisé 19 entretiens, j'ai constaté que le contenu des plus récents entretiens était pour l'essentiel redondant par rapport au contenu des entretiens précédents. Sauf peut-être si j'avais pu enquêter à l'extérieur de la région montréalaise, je ne crois pas qu'en procédant autrement j'aurais découvert d'autres formes d'engagements répandues en matière d'écologie.

Au total, j'ai donc sélectionné 19 individus, dont 12 hommes et 7 femmes. Comme on le constatera à la lecture du tableau suivant, la totalité des personnes rencontrées détient un titre d'étude postsecondaire (c'est le cas de seulement 48,3% de la population québécoise adulte) (Statistique Canada, 2019).

Le tableau qui suit s'inspire des « trois pieds politique de la décroissance » proposés par le philosophe Michel Lapesant afin d'illustrer les types d'actions privilégiés par les interviewés pour « s'attaquer » à la crise écologique, soit l'expérimentation, la visibilité politique et le travail théorique (Lapesant, 2013 : 153-155)¹⁹. En ce qui a trait à

¹⁸ Ce « monde meilleur » est propre à chacun des interviewés, mais ont tous des similitudes.

¹⁹ « Les alternatives concrètes ne sont pas suffisantes. La visibilité politique n'est pas suffisante. Le travail du projet [théorique] n'est pas suffisant [...] Ainsi, une alternative concrète doit s'appuyer à la fois sur une

l'expérimentation, nous retrouvons des actions dans la sphère politique ainsi que des entrepreneurs et travailleurs au sein d'organismes écologistes préconisant des façons de faire enlignées avec les enjeux issus de la crise climatique. Puis, en termes de visibilité ce sont des actions comme la participation à des manifestations, la publication de tribunes dans les médias ou des apparitions publiques faisant état et dénonçant les problèmes. Enfin, le travail théorique regroupe davantage l'analyse critique de notre monde et la réflexions sur les formes d'une société autre.

Tableau 1 : Présentation des participant.es en fonction des stratégies de masses critiques

Dimensions de la stratégie de masses critiques ²⁰	Pseudonyme	Sexe	Âge	Niveau de scolarité complétée ou en cours
Visibilité	Maxime	H	35	Baccalauréat
	David	H	29	Maîtrise
	Valérie	F	29	Baccalauréat
	Anne	F	28	Collégial
	Justine	F	29	Maîtrise
	Guillaume	H	54	Baccalauréat
	Kevin	H	68	Baccalauréat
	Samuel	H	33	Collège
	Camille	F	45	Maîtrise
Expérimentation concrète	Michael	H	54	Baccalauréat
	Stéphanie	F	31	Baccalauréat
	Julie	F	44	Doctorat
	Martin	H	80	Doctorat, Maîtrise ²¹
	Simon	H	55	Maîtrise
	Sophie	F	43	Baccalauréat
	Francis	H	37	Doctorat
Travail théorique	Alex	H	37	Baccalauréat
	Rafael	H	31	Doctorat
	Marc	H	39	Doctorat

compréhension théorique et projective de sa pratique et sur une implication dans des visibilitées militantes classiques. » (Lepesnt, 2013 :153)

²⁰ À noter que les militants rencontrés ont recours à plus d'une tactique

²¹ Domaine différent

Entretiens semi-dirigés

Pour tenter de saisir en quoi les rapports que ces personnes entretiennent avec le monde peuvent être ou non décisifs dans leur engagement politique, la technique de collecte de données la plus appropriée m'a semblé être l'entretien individuel approfondi, mais semi-dirigé. Cette technique reste idéale pour explorer des thèmes vastes, complexes et peu balisés, et pour bien comprendre le sens que l'interviewé donne à ses réponses. Elle permet en outre de lire le langage corporel de l'interlocuteur.

Les entretiens ont tous été réalisés en face à face, à l'exception d'un seul qui s'est déroulé en vidéoconférence. Ils ont duré en moyenne une heure - 45 minutes, pour le plus court, plus de 2 heures pour le plus long. Ils ont tous été enregistrés.

Le guide d'entretien²² que j'ai utilisé portait sur deux grandes thématiques. La première concernait leur perception de l'enjeu des changements climatiques et la deuxième, les influences sociales qui les auraient amenés à s'engager dans cette cause.

En ce qui concerne la première thématique, soit la perception des changements climatiques, je leur ai donc demandé de me décrire l'origine du dérèglement climatique ainsi que les conséquences et les possibles solutions à l'enjeu. Étant donné la nature des questions, les réponses pouvaient varier significativement en termes d'exemples, de détails, etc. L'objectif étant d'avoir *leur* vision du monde actuel, mais aussi d'un monde où d'autres solutions seraient entreprises.

Ensuite, en ce qui a trait aux influences reçues, je leur ai posé des questions afin de comprendre quelle était l'origine de leur engagement. Les questions portaient donc sur leur prise de conscience de l'enjeu écologique, puis comment cela les avait touchés²³ et dans quels milieux ils s'étaient développés par la suite. Encore une fois, le détail des réponses pouvait varier, mais l'essentiel était des questions était de pouvoir tracer un portrait des différentes façons qui amènent une personne à s'engager dans cette cause.

²² Annexe 1

²³ Selon de Bouver (2016), les militants peuvent être confrontés à vivre des conflits internes par rapport à leurs actions militantes et à leur mode de vie, c'est pourquoi il m'est apparu important d'être sensible à l'évolution de leur parcours.

En somme, le guide d'entretien comportait deux thématiques clés et 3 sous-thèmes chacune et avait pour objectif de tracer un portrait des raisons d'engagement tout en considérant le type de relation entretenu avec le.s monde.s.

Analyse des données

Lorsque les entretiens furent tous complétés, nous avons retranscrit l'intégralité des entrevues afin d'en faciliter l'analyse. L'analyse thématique, inspirée de la théorie choisie, a permis d'identifier les différentes relations au monde avant que la personne rencontrée ait décidé de s'engager dans la cause écologique. Puis, j'ai classé les différents éléments de réponses correspondant aux axes de résonance ou d'aliénation. Ces identifications et classifications ont permis de regrouper différemment les récits de vie afin de proposer un modèle qui reflète des thématiques précises à l'enjeu qui nous intéresse.

Hypothèses

En s'engageant dans la cause écologique, il est donc supposé que l'engagement des militants est motivé par la quête d'une *vie bonne* et qu'il est une des manières d'y réussir, tout en demeurant dans les sphères d'activités de leur intérêt (école, politique, organisations, réseaux militants, etc.).

Ainsi, par rapport à la dimension horizontale, j'ai essayé de voir le rôle que leurs parents et leurs relations amicales et de connaissances²⁴ auraient pu jouer (étaient-ils activistes?) et s'ils avaient été des modèles que les interviewés auraient tenté de suivre et qui les auraient donc amener à intégrer des sphères plus militantes. Une première hypothèse posée est donc que les relations d'amitié peuvent jouer un rôle déterminant dans l'engagement dans une cause environnementale.

²⁴ Les connaissances ici font référence à des personnes qui ne sont pas des amis, simplement des personnes connues par les interviewés.

Ensuite, parmi les dimensions diagonales, le travail, occupant une place importante dans nos vies contemporaines, semblait être une sphère intéressante pour expliquer l'engagement, mais davantage d'un point de vue de relation aliénante que de résonance²⁵.

Aussi, en ce qui a trait aux dimensions verticales, bien qu'importantes dans le passé, le rôle de la religion et ses héritages au Québec est fort différent aujourd'hui. C'est pourquoi, puisqu'elle est étroitement liée aux valeurs, j'ai préféré me concentrer sur ces dernières plutôt que de considérer l'influence de la religion. L'hypothèse étant donc qu'elle n'avait pas été un élément déclencheur ou catalyseur pour expliquer l'engagement. J'ai également posé l'hypothèse qu'avoir grandi à proximité de la nature pouvait expliquer une sensibilité accrue aux causes environnementales et donc, influencer la volonté de s'engager et d'agir dans la cause écologique -notamment afin de préserver la nature. De plus, considérant que la « nature » n'avait pas été définie, j'ai laissé les interviewés décrire ces espaces verts. Une autre hypothèse concernait le fait que l'art, mais aussi l'esthétique²⁶, pouvait avoir joué un rôle dans l'engagement des individus rencontrés.

Enfin, puisque l'Histoire est emplie de révolutions, de grèves, de changements sociaux, de catastrophes naturelles, la résonance avec l'histoire s'est également présenté comme étant une autre des possibles réponses pour expliquer l'engagement.

Bref, comme nous pouvons le voir, la théorie de Rosa permet d'aborder sous différents angles la relation au monde qui influencerait une personne à s'engager dans la cause écologique.

²⁵ Par exemple, à cause des cas de burn-out donnés en exemple dans l'ouvrage de Rosa (2018) ou bien de cas comme celui présenté dans le documentaire *En quête de sens* (2015) où une remise en question de notre monde s'opère chez deux protagonistes.

²⁶ Puisque dans tout mouvement social, des pamphlets, des pancartes, des films, des documentaires, des photos, etc. sont créés pour transmettre un message, l'influence de l'art, peu importe sa forme, nous semblait un élément important à ne pas ignorer dans les récits. Divers médiums sont utilisés et « touchent » différemment tout type de personnes. Par exemple, pour protéger l'Arctique, le compositeur et pianiste Ludovico Einaudi collabora avec Greenpeace en 2016 pour jouer au piano *Elegy for the Arctic* sur un iceberg.

Chapitre 4

Présentation et analyse des données

En analysant et en comparant les rapports qu'entretiennent les personnes que j'ai interviewées aux différentes dimensions de notre monde (axes de résonance ou d'aliénation), ainsi que leurs récits de vie militante respectifs, j'ai fini par identifier trois types de parcours d'engagement bien distincts, reposant chacun sur une dynamique bien particulière.

Pour tous, l'engagement constitue une tentative pour entrer en résonance avec le monde. Pour certains, ce mouvement a été la conséquence d'une sorte de révélation. Pour d'autres, il est synonyme de rupture à l'égard d'un parcours déjà commencé et considéré comme aliénant. Et pour un troisième groupe, l'engagement se vit avant tout comme une manière de rester attaché, fidèle, à certaines résonances éprouvées généralement dès l'enfance.

Les pages qui suivent présenteront ces trois trajectoires, en guise de réponse à la question de recherche suivante : « Comment en vient-on à s'engager sur le plan écologique ? »

4. 1. La révélation

Dans ce premier profil type, l'engagement écologique se produit à la suite d'une découverte ou d'une rencontre avec des idées, des savoirs ou encore une expérience esthétique. On peut parler d'une résonance qui prend la forme d'une révélation voire d'une épiphanie sur le plan intellectuel ou artistique. C'est le cas de 7 des personnes que j'ai rencontrées, dont 5 hommes et 2 femmes.

Tableau 4.1 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu d'une « révélation »

Pseudonyme	Sexe	Âge	Profession des parents	Axe de résonance
Rafael	H	31	Père : Vendeur Mère : Éducatrice	École
Alex	H	37	Père : Ouvrier Mère : Assistante maternelle	École
David	H	29	Père : Directeur d'école Mère : Entrepreneure et auteure	École
Guillaume	H	54	Aucune mention	Art
Samuel	H	33	Mère : Infirmière Père : Mécanicien	Art
Valérie	F	29	Aucune mention	École
Stéphanie	F	31	Aucune mention	École

Quels points de départ ?

Pour cinq de ces personnes, cette révélation s'est produite à l'école, que Rosa situe sur l'axe diagonale de notre rapport au monde, c'est-à-dire dans la dimension plus matérielle de notre rapport au monde. Toutes les cinq témoignent d'une vive curiosité en général vis-à-vis des savoirs scolaires, et cela dès leur plus jeune âge. Et c'est dans ce contexte qu'elles ont commencé à s'intéresser à la question écologique. Pour Valérie, il s'agissait d'un cours à l'école secondaire.

À un jeune âge, à un cours d'écologie en secondaire 1, j'ai eu un prof qui nous a parlé des changements climatiques et j'ai fait pour la première fois une présentation sur les changements climatiques à ce moment-là. Et je me souviens d'une espèce de peur que ça a généré en moi de « Oh mon Dieu, qu'est-ce que les adultes font en ce moment au monde ?! De quoi va avoir l'air mon futur? » En gros, une espèce de prise de conscience et ça m'a vraiment allumée pis ça m'a vraiment intéressée à cet enjeu-là à ce moment-là. – Valérie

Cet intérêt ne s'est pas démenti ensuite, tout au long de sa formation scolaire, et s'est renforcé à l'occasion d'un stage à l'étranger, à la fin de son CEGEP :

Je me suis retrouvée à la fin du cegep à aller à faire un stage à l'étranger et après mon bac, j'ai été travailler avec une ONG à l'international aussi dans des pays vraiment vulnérables aux impacts des changements climatiques... Et j'ai vu que déjà y'a des gens directement qui sont affectés par les changements climatiques au niveau de l'agriculture, au niveau des cycle de pluie. – Valérie

Mais, l'école n'offre pas que des cours aux élèves qui y passent. Toutes sortes d'expériences y sont possibles, et certaines peuvent être décisives, comme ce fut le cas pour Stéphanie. Alors qu'elle était à l'école secondaire, elle s'est impliquée dans le Club 2/3²⁷ et a réalisé un projet d'initiation à la coopération internationale au Salvador. Pour elle, ce fut le début d'une longue marche.

Une fois que t'en as fait un peu, après ça y'a d'autres activités...Et à moment donné, tu t'associes de plus en plus avec des gens qui ont ces valeurs-là. Et je pense que c'est comme ça que j'ai développé plus, mon identité ...de gauche ou valeurs plus libérales, d'égalités, de justice sociale. Et après ça, c'est tous les documentaires, puis t'apprends... Fait qu' je pense que c'est graduel. – Stéphanie

La militance s'est par la suite ancrée profondément dans son identité, à un point tel qu'elle ne peut imaginer cesser de militer un jour. Au fil du temps, son cercle social et sa carrière se sont enlignés avec son désir d'œuvrer à l'avènement d'un monde meilleur.

Pour les personnes militantes, je pense qu'il y a une certaine fierté d'avoir cette identité-là. Fait qu' j'ai beaucoup d'amis, qu'on est tous militants et on se tient entre militants et on se fait des événements militants... Et ça fait partie de la vie sociale. Fait qu' tu vas à une conférence machin avec des amis et tu vois du monde que tu connais, tu vas à une projection, à une manifestation.... Fait qu' ça fait partie de ma vie sociale. – Stéphanie

²⁷ Le Club 2/3 est un organisme d'éducation présent dans certaines écoles secondaires pour initier les étudiants à la coopération internationale.

Pour Rafael, ce sont surtout des lectures et la découverte de théories qui ont été décisives au départ de ce processus d'engagement.

J'ai commencé à me conscientiser progressivement vers la fin du secondaire avec quelques professeurs que j'ai eu qui m'ont ouvert des perspectives nouvelles sur la question entre autres du Québec, de la langue, de l'économie, de la société de consommation [...] Et c'est disons, à travers différentes lectures, la philosophie, je dirais, par le biais des idées des livres... que j'ai commencé à me conscientiser. - Rafael

Très vite, il s'est formé par lui-même sur la question environnementale, essentiellement par la lecture, et a fini ainsi par développer une critique fondamentale de nos sociétés.

Et c'est plus par le biais des idées ou de la théorie critique que je me suis intéressé et je me suis mis à remettre en question le système en place et à m'intéresser aux causes environnementales aussi. Qu'est-ce que le système capitaliste fait ? Comment est-ce qu'il nous incite à surconsommer, à surproduire, comment est-ce que les compagnies ont pas intérêt à essayer de protéger l'environnement, mais plutôt essaient toujours de favoriser leurs intérêts à court terme. Donc je me suis intéressé à la question environnementale, la théorie critique plus globale du système dans son ensemble. - Rafael

Alex aussi est « tombé dans la marmite des changements climatiques » d'abord par curiosité intellectuelle, mais plus tardivement que Rafael. Il a commencé à s'y intéresser après son baccalauréat, en lançant un blogue de vulgarisation scientifique. Là encore, c'est dans une large mesure par lui-même qu'il s'est formé sur ces questions, même si sa formation antérieure lui a certainement fourni des compétences pour mener ses recherches seul.

Et puis, sur les changements climatiques, j'ai vraiment commencé à m'impliquer pas mal quand j'ai créé mon blogue en 2010. Parce que j'écrivais beaucoup sur les changements climatiques, j'ai commencé à lire de plus en plus de textes, des peer-reviews, des blogues, des entrevues vidéo... C'est là que j'ai commencé à m'y intéresser plus et à mieux comprendre certaines notions et concepts.. puisque c'est quand même assez complexe. - Alex

La vulgarisation scientifique des changements climatiques est finalement devenue le sujet de son mémoire de maîtrise. Ensuite, il s'est impliqué au sein d'une organisation écologiste bien connue au Québec et pris part à d'autres organisations plus citoyennes.

C'est également à la fin de sa formation universitaire en nutrition que la révélation s'est produite pour David. Elle est venue de la lecture d'un ouvrage portant sur les effets de l'alimentation sur l'environnement. Il a réalisé ainsi que certaines des recommandations en nutrition entraient en contradiction avec les exigences écologiques. Ce fut pour lui le début d'une prise de conscience environnementale et d'une remise en question de son rôle en tant que professionnel de la santé.

On recommande de manger du thon, en voie d'extinction, mais recommanderait-on de manger de l'éléphant ? - David

Mais, la révélation peut aussi venir d'une expérience esthétique. Pour Guillaume, le choc a été provoqué par le visionnement du film documentaire de Yan Artus-Bertrand, *Home* (2009), qui offre des vues aériennes sur les conséquences de l'activité humaine sur l'état de la planète.

[...] c'est quand j'ai vu le film Home. De Yan Artus-Bertrand. Y'avait un volet dans ce film où il traitait des sables bitumineux et de la catastrophe que ça représentait. Je connaissais déjà les sables bitumineux, mais ce film m'a particulièrement marqué. Par sa globalité, par à quel point tout allait mal à grandeur de la planète...et les sables bitumineux en faisaient partie. [...] Le film Home m'a bouleversé... Des fois les choses sont une question de timing à savoir si on a une réceptivité aux choses. - Guillaume

Cette expérience de résonance avec ce film, que Guillaume n'a pas été le seul à connaître, l'a conduit plus tard à filmer un événement pour le compte d'un organisme environnemental. Et c'est ainsi qu'il a commencé à s'impliquer dans ce milieu. Plus tard, il a créé une communauté francophone virtuelle de lutte contre les sables bitumineux, après avoir découvert que peu de documentation et de débats existaient en français sur cette question. .

Enfin, Samuel a commencé à s'engager à la suite de lectures, mais aussi après avoir écouté des humoristes critiques, dont il a décidé de s'inspirer.

Ça s'est fait assez jeune ma rencontre avec l'art. J'aimais l'art mais j'avais aucun autre talent artistique que d'écrire des gags. Fait qu' mon manque de talents artistiques m'a poussé à me concentrer comme auteur de texte, développer l'humour. Et je trouvais ça aussi bien parce que l'humour c'est très rapide dans la concrétisation de ton idée. - Samuel

Pour lui, l'humour critique était plus drôle qu'un autre genre et les gens qu'il commençait à admirer étaient des artistes.

Pis à moment donné, je sais pas, y'a eu un déclic. Les êtres humains que je me suis mis à admirer. Je me suis mis à lire du Rimbaud, j'aimais l'homme aux semelles de vent...Ce gars-là qui avait rien dans les poches mais tout dans la tête. C'est ça qui m'inspirait. – Samuel

Là encore donc, tout a commencé par une expérience de résonnance, avec une forme d'art. La grève étudiante de 2012 a été ensuite un puissant stimulant pour affiner sa critique et nourrir ses analyses, en lisant davantage sur les grands enjeux de l'heure.

Il se revendique aujourd'hui humoriste, et non pas comique. Ce dernier ne propose pas vraiment un discours émancipateur à son auditoire, explique-t-il :

Tandis que l'humoriste...son pire ennemi c'est le stéréotype. Il va poser un monde fini, cette réalité-là moribonde, pis après va l'opposer à un monde infini. Il va détruire les stéréotypes, il va ouvrir des portes. C'est ça le but de l'humour, c'est d'ouvrir des portes. - Samuel

En résumé, donc, une première manière de s'engager dans la lutte écologique consiste à vivre une sorte de révélation au contact de nouvelles manières de voir les choses, que celles-ci soient exprimées en mots, en images ou en paroles, et dans des contextes tels que l'école, une salle de spectacle, un stage à l'étranger, une bibliothèque ou un écran de cinéma.

Quel diagnostic et quelles propositions ?

Voyons à présent quel regard ces personnes portent sur le monde et comment ils envisagent la lutte contre la catastrophe écologique en cours.

Pour Rafael, on l'a vu, il s'agit de repenser le système dans lequel nous vivons, ce qui implique de se libérer de nos manières de voir.

On ne peut pas garder le même rapport actuel ou peut-être qu'il va y avoir certains individus qui vont être encore porter de cette vision-là, mais comment la société va être configurée, structurée, les pratiques, ce qu'on va faire, nos espoirs, nos craintes, nos inquiétudes existentielles, notre vision de l'avenir, notre vision de l'actualité, ce qui vient avant nous, va être entièrement différente. Il va y avoir des

suites et on va hérité du mode de pensée dominant d'aujourd'hui, mais moi je pense que ça va être autre chose. Et même, pour accompagner le processus de changement social, transition et ainsi de suite, qu'on change les mentalités, c'est-à-dire non seulement les structures sociales, mais de la compréhension qu'on a de l'humain, de l'univers, [...]. C'est ça je crois. - Rafael

Et dans la remise en question du capitalisme qui s'impose selon lui, la question écologique est le bon vecteur.

D'une part, la théorie critique lié à la question écologique. Pour moi c'est vraiment la question première qui est comme la plus évidente à faire et qui m'amène, en quelque sorte, à remettre en question le système dans son ensemble. Donc, qui m'a amené vers la gauche par après. Donc à découvrir différents auteurs. Mais c'est vraiment plus la question de l'écologie qui m'a tenu à cœur au début. -Rafael

La critique du modèle économique qui caractérise notre monde est revenue dans l'ensemble des entretiens. Cependant, l'approche utilisée pour adresser le problème n'est pas toujours la même.

Dans le cas de Alex, qui s'est concentré sur la vulgarisation des constats scientifiques, il ne s'agit pas seulement non plus de réformer le « système » :

Il y a des gens qui vont dire qu'on peut faire du capitalisme vert, d'autres vont dire que c'est impossible comme en décroissance, d'autres vont dire que la technologie, l'approche technocentriste, on va trouver des solutions, comme la séquestration du carbone, mais t'sais, moi je pense que ce n'est pas une solution parce que c'est une façon de ne pas changer le modèle économique... - Alex

Mais, pour lui, il faut questionner aussi notre espèce et certaines de ses limites :

Je ne veux pas donner des circonstances atténuantes mais en tant qu'espèce... Certains anthropologues disent que ce serait peut-être une évolution, une chance pour l'évolution humaine. Apprendre en tant qu'espèce à se projeter dans le long terme. Peut-être que c'est une chance où on apprendrait de nos erreurs. Ce serait comme un passage obligé au niveau évolutif. Là on spéculé mais bon c'est intéressant en tout cas. - Alex

Pour lui, la solution passe par un renouveau collectif et communautaire, pour changer nos habitudes de vie.

[...] la solution passe aussi par plus de liens sociaux physiques. Les communautés qui sont là et qui se rencontrent, qui se parlent, qui postent pas sur internet. - Alex

Guillaume est tout aussi indigné par la situation et peut-être plus radical politiquement. Il se préoccupe toutefois surtout de la question du pétrole de la transition énergétique :

C'est toute l'ère du pétrole qui doit se terminer le plus vite possible. Notre transition énergétique elle est plus qu'urgente. Une chose qui est encore bien révoltante...ce sont les subventions aux énergies fossiles. 3.3 milliard au Canada... [...] Toutes les grandes organisations mondiales le disent... L'ONU, l'OCDE, la BM, le FMI...tout le monde le dit que plus vite on va prendre la transition énergétique, moins les coûts vont être importants...Les coûts environnementaux, sociaux. [...]

Le problème remonte à l'origine de l'utilisation des énergies fossiles. Mais, t'sais ... tant qu'on était dans une limite raisonnable...on pouvait dire que les puits de carbone que représentent les forêts, pouvaient les absorber... Les arbres ça ramassent le gaz carbonique...mais là tout a cumulé en même temps. On rasait les forêts qui étaient sources de régénération, source de capteur de gaz carbonique...On faisait les deux. On est des sociétés de plus en plus énergivores puis... en même temps, on massacre les forêts. La situation est pas périlleuse depuis 50 ans... Mais c'est une tangente qu'a pris l'humanité, le monde développé qui s'est amorcé avec la RI...l'utilisation du charbon et du pétrole.

Cela dit, il remet en question la course à la croissance et souligne que ses conséquences néfastes ne concernent pas seulement le climat terrestre :

Juste parler de croissance, croissance, croissance...Dans le fond, y'a pas juste la crise climatique. Y'a la crise à tous les niveaux, t'as les forêts, etc. Tout va mal ostie. Tout va mal. Y'a pas juste le climat qui va mal. Le climat, il participe. Mais dans le fond, y'a aussi les déforestations, une désertification... Les arbres protégés diminuent.
- Guillaume

Tout comme Guillaume, Valérie pense aussi qu'il faut limiter la combustion des combustibles fossiles à l'échelle planétaire et viser l'efficacité énergétique afin de réduire notre consommation d'hydrocarbures.

Il faut que ce soit des décisions à l'échelle planétaire, à l'échelle des gouvernements pour éviter qu'on dépasse le deux degré. Fait qu'je pense que ça, ça motive mon implication de dire « bein c'est pas juste de mettre la responsabilité sur les individus, mais c'est la responsabilité à une échelle des entreprises, industries, gouvernements... » Et il faut que ces décisions soient prises sinon on va manquer le bateau. - Valérie

Pour elle, viser l'individu n'est définitivement pas assez pour agir sur les changements climatiques. Il faut mettre de la pression sur nos décideurs.

Et comment ce changement de paradigme peut se faire ? Est-ce que c'est de mettre des lois pour bloquer ce que les pétrolières font ? C'est tu juste la volonté politique de faire des choix pour agir ? C'est tu de créer un mouvement social qui est assez fort pour mettre de la pression sur les gouvernements ? Un mouvement de désinvestissement qui fait mal aux industries ? Y'a toute sorte d'outils et de tactiques pour essayer de faire avancer la cause, de faire pression sur les gouvernements pour qu'il y ait des décisions différentes qui soient prises. Moi ça a été un moment important dans mon implication, de passer au-delà de parler aux gens, de faire des choix individuels différents... comme acheter bio ou local, ou de prendre le transport en commun. On dirait que mon implication est maintenant plus focalisée sur mettre de la pression sur les décideurs pour qu'ils prennent des décisions différentes, parce que l'impact est plus important, c'est là qu'on peut réussir à gagner la lutte contre les changements climatiques. C'est au niveau systémique, au niveau des décisions en tant que société. - Valérie

Pour Stéphanie également, la solution ne peut être de l'ordre de l'adaptation ou de la réforme. Il faut une remise en question des fondements de nos sociétés et de notre relation au monde.

Pis je pense que les changements climatiques c'est encore une plus grande menace. Pis qu'on a encore besoin, encore plus besoins, de vraiment l'influence, que tout le monde se mette en ensemble sur la planète pour régler ce problème-là. Fait qu' je pense que c'est un peu sans précédent dans l'ère moderne en termes de degré d'importance, pis en termes d'importance sur les effets pis de degré d'importance aussi sur les liens qu'il faut créer et toute la mobilisation qu'il faut faire pour arriver à y remédier. Pis je pense que l'autre chose que je dirais spontanément c'est que ... c'est vraiment un changement de paradigme de passer de... des 100 dernières années qui étaient beaucoup plus... qui sont basées sur le capitalisme pis dire que l'argent... On ne peut plus seulement regarder l'argent comme base de notre société. On n'a pas le choix de regarder aussi d'autres enjeux qui soient environnementaux si on veut trouver un équilibre. - Stéphanie

Pour Samuel, une solution serait aussi de se révolter tous ensemble contre le système économique dominant.

Parce que la révolte est en mouvement. La révolte c'est l'esclave qui dit non avant de dire oui. La révolte, l'être humain qui se reconnaît dans l'autre. On se révolte ENSEMBLE. On est en colère tout seul à la maison. Mais pour se révolter, c'est se reconnaître dans l'autre. Je me révolte jamais juste par rapport à ma condition à moi. [...]

Si je me compare au reste de la planète, si je militais juste pour MA condition humain à moi, je le ferais pas. Ça va bien mes affaires. [...] Voilà. Je me révolte, donc nous sommes comme disait le bon vieux Camus. C'est le « NOUS SOMMES » qui est important. - Samuel

Selon lui, le problème des changements climatiques serait le résultat d'un mélange de quête de pouvoir, de cupidité et de guerres et, ultimement aurait émergé avec la Révolution Industrielle. Mais, tout comme Rafael, il considère qu'il nous faudrait changer notre rapport au monde pour que les choses évoluent. Il se dit franchement anticapitaliste.

Les grands empires ne se font jamais assassiner, ils se suicident. L'île de Pâques c'est un problème écologique. L'empire romain c'est un problème écologique. Avec les guerres y'a eu des problèmes écologique. Ce sont souvent des empires qui ont mal géré leur écologie, c'est ça qui les a tué aussi t'sais. Athènes aussi : ils manquaient de ressources. Il fallait toujours qu'il aillent de plus en plus loin. Fait qu'on peut remonter... Bein c'était de l'écologie, pas des changements climatiques. Mais par rapport aux changements climatiques... Je pense qu'avec la Révolution industrielle ça a mis le début. [...]

On a un problème avec notre rapport au monde. La philosophie capitaliste a investi tous les champs. Ce n'est plus juste des forces sociales... maintenant c'est l'être humain. Notre fétichisme à l'argent. – Samuel.

Enfin, David formule lui aussi une critique systémique, mais en termes de solutions et d'approches, il se concentre sur le domaine de l'alimentation, qui est son domaine d'expertise, ce qui le conduit tout de même à proposer une réorganisation de nos villes pour favoriser l'agriculture urbaine.

Je pense que si on mettait TOUT en place pour réduire les gaspillage alimentaires...et là je ne parle pas seulement des consommateurs, mais je parle de TOUS les mécanismes plus haut. Au niveau du gouvernement, au niveau de l'industrie, etc. Pour réduire les gaspillages alimentaires et pour favoriser la consommation de sources de protéines végétales, au niveau alimentaire ça serait probablement UNE des choses qui pourraient avoir le plus d'impact.

Autre chose dans un monde idéal aussi... On aurait plus de possibilités pour que chaque personne qui veut cultiver un potager, puisse cultiver. Qu'on enlève des parkings et même à Montréal, tous les terrains vagues...que dans les parcs on puisse cultiver...Que tous les aménagements paysagers, deviennent des fruits et des légumes qu'on cultive. Que les arbres deviennent des arbres fruitiers, qu'on réintroduise les aliments à même la ville...là où les gens habitent...je pense que ça pourrait avoir un impact. Hmmm quoi d'autres...Mon monde idéal c'est pas non plus que tout le monde mange local, que tout le monde mange végé...Il faut juste qu'on aide les gens à faire ces choix-là. Qu'on mette tout en place pour aider les gens à faire des choix qui vont être meilleurs pour leur santé et pour leur planète. – David.

Au total, ces personnes engagées à la suite d'une « révélation » sont plus ou moins indignées par la situation, mais partagent une même conviction que seule une transformation profonde de nos sociétés pourrait arrêter le désastre en cours.

4. 2. Rupture

Dans ce second profil, auquel on peut associer 8 des personnes que j'ai rencontrées (4 femmes, 4 hommes), l'engagement se fonde sur une rupture, un rejet, à l'égard d'une trajectoire sociale considérée comme aliénante. On pourrait donc dire qu'il y a aussi une sorte de révélation au principe de cette forme d'engagement. Cependant, celle-ci ne porte pas tant sur le problème écologique, que sur le mode de vie antérieur de la personne concernée. L'école peut y jouer un rôle, mais cette fois comme repoussoir.

Tableau 4.2 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu d'une « rupture »

Pseudonyme	Sexe	Âge	Profession des parents	Axe d'aliénation
Francis	H	37	<i>En attente</i>	Travail
Kevin	H	68	<i>En attente</i>	Travail
Michael	H	54	Père : Supervision de production Mère : Employée d'une entreprise multinationale	Travail
Martin	H	80	Père : Gérant d'un magasin en photographie Mère : Femme au foyer	École
Justine	F	29	Père : Vendeur Mère : Aide-soignante	Travail
Sophie	F	43	Aucune mention	Travail
Anne	F	28	Père : Entraîneur de chevaux Mère : Planificatrice financière	École
Camille	F	45	Père : Journaliste et auteur Mère : Infirmière	École

Une partie de ces personnes en « rupture » ont connu un début de carrière professionnel tout à fait prometteur. Elles jouissaient d'une certaine « réussite » au regard des critères dominants dans nos sociétés. Jusqu'à ce que tout cela leur paraisse vain ou insupportable. Ce fut le cas notamment de Francis, qui a grandi avec l'idée que la priorité était d'être capable de subvenir à ses besoins et à ceux de ses proches sur le plan matériel, et a renoncé ainsi à faire des choix plus personnels.

Et j'ai réalisé que j'ai été pris par la vague... Tu vas à l'université, t'as pas beaucoup de choix par rapport aux carrières que tu peux avoir... et que le succès, c'est vraiment le succès matériel, financier. Il faut assurer sa vie dans ce sens. En fait, simplement, il n'y avait pas le luxe de l'épanouissement individuel. La réalisation de soi en tant qu'être... C'était pas quelque chose auxquelles on avait le temps de penser. C'était vraiment super pragmatique. Voilà... le succès c'est avoir une bonne job, un bon salaire et si t'arrives à faire ça, tu t'en sors et considères-toi chanceux. – Francis

Après avoir fini ses études en gestion, Francis a travaillé à Dubaï pour une importante multinationale dans laquelle il a eu beaucoup de succès. Les hausses de salaires et les promotions se sont enchaînées. Très jeune, il a pu goûter ainsi à une vie de luxe et occuper des postes de responsabilité, jusqu'à ce que des symptômes de dépression se manifestent. Il faut dire aussi qu'il s'est beaucoup endetté à cette époque, en menant un train de vie « princier ».

Et là, ce qui se passait, c'était que je pouvais me duper en quelques sorte, que j'étais heureux... jusqu'à un certain point. Mais après, il y avait des matins... et ces matins-là devenaient de plus en plus fréquent... que je me levais et puis je devais me traîner à la job. J'étais pas heureux et je pense que maintenant quand j'y pense, je faisais une dépression. Dans le sens que... je comprenais pas pourquoi j'étais pas heureux. Tout ce que j'avais devant moi me disait : « Tu as tout pour être heureux [...] » Alors pourquoi j'allais être malheureux ? Quand je sentais que j'étais pas heureux je me culpabilisais et dans ce sens-là, je suis un peu entré dans une dépression. – Francis

Finalement, Francis décide un jour de tout lâcher et de quitter cette vie, pour aller s'installer à Montréal, où vivait sa mère :

Je me suis dit qu'il fallait que je vienne vivre au Québec. C'était évident parce que je voulais me rapprocher de ma mère et j'avais beaucoup aimé Montréal.

*Et je me disais qu'il y avait pleins de chose que je pouvais explorer au Québec
- Francis*

Une fois à Montréal, il entreprend un MBA avec sa femme, pour ne pas « rien faire ». C'est là qu'il a découvert d'abord la responsabilité sociale de l'entreprise (RSE), puis d'autres idées plus radicales en ce qui concerne les questions écologiques. Depuis, il a créé un organisme de coopération internationale et entrepris un doctorat sur le thème de la transition écologique.

Une autre répondante a vécu une rupture similaire. Justine, d'origine française, était ingénieure, gagnait très bien sa vie et était tout le temps en train de voyager à travers le monde. À cette époque, les changements climatiques ne faisaient pas partie de sa vie. Pour reprendre ses mots, « Les changements climatiques c'étaient pour les autres, pas pour moi ». Mais, vint le moment où cette vie finit par lui sembler insensée.

C'était vraiment une réflexion personnelle sur « qu'est-ce que je fous là en tant qu'ingénieure ? quel est le sens de ma vie ? » j'ai aucun sens quoi. Je travaillais 6 jours par semaine. Le samedi soir je sortais et le dimanche je décuais et rebelotte. Et je gagnais plein de fric. Ma job était éreintante, elle était dure, avec des machines, des bonhommes... Je trouvais que ma vie n'avait pas de sens. – Justine

Ses remises en question ont débuté à l'occasion d'un séjour en colocation à Vancouver. Envoyée là-bas par son employeur, mais ayant choisi la vie en collocation, cela lui a permis d'entrer en contact avec des gens qui avaient différentes visions du monde et différents modes de vie. C'est ainsi que le rapport de Justine avec son travail a commencé à changer.

Et c'est vrai que quand j'ai intégré cette coloc, je me suis sentie inutile. Je suis juste ingénieure. Limite, j'avais honte d'être ingénieure. J'avais honte de cette position. Et j'ai commencé à m'intégrer à cette communauté. – Justine

Avec un de ses colocataires et ami, elle a passé notamment du temps dans la nature, ce qui l'a conduit à voir d'un tout autre œil ce qui se présentait devant elle en termes de nature.

Tu as ces grands sequoia extrêmement haut. Et je sais pas... j'ai eu cette connexion à la nature là-bas. Y'a eu cette connexion-là. Et je me rappelle d'un soir, je regarde cet arbre en face de moi qui était immense et je me

disais... « Mais que tu es puissant et que tu es imposant quoi » Et c'est là où je me suis dit « C'est pas nous les maîtres du monde ». C'est pas l'être humain le maître du monde... regarde ces énormes créatures qui sont là, autour de toi. Donc voilà, la première étape ça a été cette connexion. – Justine

Après ce temps passé à Vancouver, sa relation à son travail a continué de changer, tout comme dans le cas de Francis. Puis, on l'envoya travailler à Montréal et c'est là, que ce travail lui a semblé de moins en moins supportable.

Et ça me faisait chier...dans la voiture, ça me faisait chier d'aller sur le chantier, d'aller au bureau à Boucherville, ça me faisait chier d'être dans les bouchons le soir. Ça me faisait chier quoi. - Justine

L'ultime événement déclencheur a été une très vive douleur à la jambe un matin au réveil, qui a été diagnostiquée comme le symptôme probable d'un cancer. Justine est alors rentrée en France et, dans la foulée, a perdu son emploi. Lorsque finalement le diagnostic de cancer a été écarté, elle a décidé de changer radicalement sa vie. Elle a alors rejoint son copain à Montréal à ce moment, puis est allée travailler quelques temps dans une ferme, où elle a côtoyé une personne engagée dans le mouvement écologiste, qui lui a donné envie de s'impliquer elle aussi dans ce mouvement et de travailler dans une organisation environnementale.

Michael aussi a « rompu » avec son métier car il ne résonnait plus avec lui. Il travaillait dans le milieu de la télévision et du cinéma jusqu'au jour où l'impression de gaspiller son énergie, son temps et son talent dans ce métier s'est imposée à lui. À partir de là, le souci de mettre son expérience, ainsi que ses talents d'orateur et de communicateur au service d'une cause vraiment utile ne l'a plus quitté.

Cette préoccupation s'est renforcée à la mort de son père. Aux yeux de Michael, son père est mort malheureux de ne pas avoir fait de sa vie ce qu'il aurait voulu. Il a donc voulu éviter d'éprouver ce sentiment. Dans cet objectif, il a décidé de s'investir en politique, au sein du Parti Vert, après avoir reçu un pamphlet de ce parti et fort de sa formation académique en sciences politiques.

Les questions écologiques l'intéressaient déjà. En effet, il avait grandi à proximité et même travaillé dans des raffineries lorsqu'il était un jeune étudiant. Il avait donc eu un aperçu des dégâts causés par cette activité industrielle.

Quand j'étais jeune, j'ai vu des déversements, des incendies, des explosions. Ça marque. Ça arrive fin adolescence, début vingtaine... On restait sur le bord du fleuve à Pointes-aux-Trembles et moi, j'ai travaillé dans les raffineries quand j'étais étudiant, au cégep. Faque moi je voyais le milieu pétrolier de l'intérieur. Je faisais de la planche à voile et ça m'est arrivé de voir à quelques reprises... arriver au bord de l'eau, je tournais la planche à voile et il y avait encore un pouce d'épais de pétrole brut à grandeur de la planche. Parce qu'il y avait eu des déversements de pétrole. Et je voyais les impacts sur l'environnement. - Michael

Bien que différent de celui de Michael, le parcours de Sophie est lui aussi marqué par un changement significatif de trajectoire. Avant de travailler dans une organisation à vocation environnementale, elle a travaillé dans la restauration rapide, où elle a pris conscience progressivement d'un certain nombre de problèmes. Elle voyait notamment la quantité de déchets qui était produite dans son environnement de travail, tout en lisant des articles sur les enjeux environnementaux et en s'y intéressant de plus en plus à titre personnel. Jusqu'au jour où les contradictions entre ses préoccupations environnementales et son activité professionnelle lui sont apparues trop nettement.

« Je peux pas juste le faire dans ma vie personnelle, il faut aussi que je le fasse comme travail parce que c'est trop important pour moi. Je dois en faire mon travail pour pouvoir m'y consacrer à temps plein. » - Sophie

Elle a alors entrepris une formation en environnement et en développement durable, et a plongé peu à peu dans le mouvement écologiste au gré des rencontres et des événements.

C'est sûr que plus qu'on s'intéresse à la cause, plus on entend parler des différents organismes qui font différentes choses. Donc, j'ai été amenée à assister à un événement. Je me suis sentie bien avec eux, donc je me suis investie. - Sophie

Elle s'est donc impliquée pendant six ans au sein de l'organisme responsable de l'événement en question, puis a continué à cheminer dans cette voie plus engagée. Aujourd'hui, elle travaille à former des comportements plus écoresponsables en

organisation, tout en œuvrant dans un organisme de femmes impliquées dans la lutte écologique.

Tout comme les répondants présentés plus haut, Kevin a réorienté sa carrière lorsqu'elle a cessé de résonner en lui. Il travaillait dans une entreprise en pharmaceutique comme gestionnaire, jusqu'au moment où il a vécu un important conflit de valeurs. Ce conflit intérieur a débuté à la suite d'un séjour dans un chalet, avec sa famille, dans les années 80. C'était l'époque des pluies acides au Québec et leurs conséquences étaient bien visibles alors sur certains écosystèmes.

« Au Québec, qui dit forêt, dit érablière...et notre chalet dans une érablière et on voyait la forêt dépérir devant nos yeux. Et c'était d'une grande tristesse. - Kevin

C'est ainsi qu'il a commencé à se préoccuper d'écologie. Et finalement, malgré son succès professionnel et ses revenus élevés, il a pris la décision de quitter son emploi et de se former en environnement. Il lui était devenu impossible de continuer et il a donc travaillé plutôt pour un organisme à but non lucratif (OBNL) qui se concentrait sur la question énergétique. Cette activité l'a incité ensuite à se rapprocher du mouvement écologiste, et en particulier de la lutte contre le changement climatique, tout en regrettant le manque de communication entre ce mouvement et les mouvements en faveur de la justice sociale.

Toutefois, pour certaines personnes que j'ai rencontrées cette rupture à l'égard d'une trajectoire jugée soudain trop aliénante peut se produire avant l'entrée dans la vie professionnelle, et notamment au cours ou à la fin d'une période de formation.

C'est ce qui s'est produit pour Anne qui, au collège, avait choisi d'étudier en arts dramatiques. Après des débuts enthousiastes, elle a commencé à douter de la pertinence d'une telle formation, car l'enseignement « conventionnel » du théâtre commençait à la décourager de poursuivre dans ce domaine. Le fait d'être « modelé » pour intégrer le milieu ne résonnait pas du tout en elle. Puis, l'un de ses collègues et ami l'introduisit à une autre forme de théâtre qui faisait beaucoup plus de sens pour elle.

J'aimais ça [l'art dramatique], mais je trouvais que ça tuait vraiment beaucoup l'envie des gens qui aimaient vraiment ça, mais qui « fittait » pas dans le moule des personnes qui font du théâtre. Pis, là je me suis informée

sur le Théâtre de l'opprimé, qui est une forme de théâtre sociopolitique qui a été inventé par Augusto Boal au Brésil. [...] Fait qu'après le cégep, je suis allé l'étudier au Kenya avec une troupe. Et après ça, j'ai étudié en Inde aussi. Pis, j'ai fait ça on-and-off pendant quatre ans. Je venais ici et je travaillais pour ensuite retourner là-bas. Et finalement, après ça... En 2011, je suis revenue ici. Pis je me suis dit « Bon. Qu'est-ce que je fais avec ça ? » - Anne

Ce type de théâtre l'a amené ensuite à voyager et à séjourner dans des pays qui subissaient déjà quotidiennement les effets du dérèglement climatique Puis, lorsqu'elle est revenue de ses voyages sans trop savoir ce qu'elle allait faire de sa vie, le même ami qui lui avait fait découvrir le théâtre de l'opprimé l'a convaincue de participer à la Marche pour un moratoire sur les gaz de schiste en 2011²⁸. Grâce à cette expérience marquante, elle a trouvé le moyen de continuer à exercer cette forme de théâtre, ainsi qu'à partager ce qu'elle avait acquis comme connaissances et expériences.

Martin également a changé de trajectoire après avoir éprouvé de la dissonance à l'égard de la formation qu'il avait initialement choisie. Soucieux de se dévouer pour son prochain, il avait fait le choix d'entreprendre des études en médecine. Mais, dès sa formation, il a réalisé assez rapidement que ce n'était pas tout à fait qu'il voulait faire de sa vie.

Déjà à ce moment-là, c'était clair que je ferais pas de la médecine traditionnelle. C'est ce que j'ai fait pendant deux ans, mais là encore... même en faisant de la médecine non-traditionnelle, le médecin, en tant que rôle dans notre société, est de travailler avec les individus pis ça arrange pas grand-chose. Donc, à moment donné je me suis dit « non c'est pas ça qui aiderait le plus la société ». Et je suis retourné à l'université pour étudier en organisation communautaire. - Martin

Pour Martin, il fallait agir autrement pour régler les maux au sein de notre société. Et, devenir médecin n'était pas la voie idéale car cela ne permettrait que de régler les maux d'un individu à la fois (notamment à base de médicaments dans la médecine occidentale). Mais, ce qui lui déplaisait le plus, était la manière dont la profession lui était enseignée, soit de façon très élitiste et ignorante des problèmes sociaux – ce qui ne résonnait pas du tout avec lui. Ce n'était tout simplement pas assez à ses yeux ni la façon qui l'inspirait le plus. C'est pourquoi après avoir complété ses études en médecine, il change de cap pour

²⁸ L'objectif de la Marche consistait à marche de Rimouski jusqu'à Montréal afin de « [réclamer] l'imposition d'un moratoire de 20 ans sur l'exploitation du gaz de schiste, mais aussi sur l'exploration et l'exploitation des énergies fossiles et nucléaires ». (Radio-Canada, 2011)

faire une maîtrise en organisation communautaire et ainsi, pouvoir avoir un impact sur la vie d'un plus grand nombre et en quelques sorte, réconcilier les problèmes de santé avec les problèmes sociaux.

Pendant ses études sur l'action communautaire, il a notamment séjourné au Chili pour en apprendre davantage sur le planning familial afin de ramener ces connaissances au Québec, où c'était encore très méconnu, et aider les familles s'étant retrouvées en situation de pauvreté due à un manque d'éducation sexuelle. Prenant conscience des dérives possibles du capitalisme par rapport au planning familial²⁹, il est retourné au Chili afin d'écrire à ce sujet et les dénoncer. C'est ainsi qu'il utilise ses diverses connaissances, issues du milieu de la santé et du milieu communautaire pour encourager le planning familiale et une éducation sexuelle aux moins nantis. Aussi, pendant son séjour au Chili, lors du coup d'état en 1973, il a manifesté afin que l'ambassade canadienne ouvre ses portes aux chiliens qui étaient menacés. Bref, à son retour au Québec Martin continua ses implications dans le milieu communautaire et participa également dans l'implantation d'un centre local de services communautaires (CLSC) jusqu'à s'enligner dans la simplicité volontaire.

Il a ensuite écrit plusieurs livres sur ce sujet, mais également sur ses expériences en tant que militant. Puis, il a même fondé une maison d'édition engagée, tout en s'impliquant dans diverses sphères militantes (dans des collectifs citoyens, dans des associations, pour un parti politique). Pour lui, la lutte écologique est indissociable de la lutte pour la justice sociale. Les deux problèmes en question ont une même cause : le système capitaliste.

En ce qui concerne Camille, c'est un incident très précis qui a suscité une rupture dans son processus de formation. Jeune, elle souhaitait devenir journaliste tout comme son père, mais ce dernier l'a convaincu de suivre des études en sciences sociales au lieu de poursuivre en communications. Elle a donc étudié en anthropologie puis en géographie. À cette époque, au début des années 2000, elle a voyagé en Bolivie où de nombreux mouvements sociaux étaient en « ébullition » (paysans sans terre, mouvements

²⁹ Une dérive possible étant le recours à des méthodes de contraception pour contrôler des populations des pays du Sud.

autochtones, les mouvements de femmes Bartolina Sisa, mouvement pour l'eau, etc). Après avoir découvert à cette occasion le mouvement des « Sans terre », elle a décidé de lui consacrer son mémoire de maîtrise pour contribuer à les soutenir à sa façon. Elle a commencé parallèlement à animer une émission de radio dédiée aux personnes qui s'impliquent pour changer positivement le monde. C'est dans ce contexte qu'il lui est arrivée une mésaventure décisive.

À l'occasion d'une manifestation dans le centre-ville de Montréal, elle avait décidé d'interviewer une militante impliquée dans l'événement. Mais, alors que l'entrevue était terminée et la militante partie, la police est venue arrêter Camille. Après avoir passé deux jours en prison, elle a décidé d'abandonner définitivement le journalisme, dégoûtée par la manière dont les médias traitaient les sujets qui la préoccupaient. En revanche, elle s'est engagée davantage dans des activités militantes. Elle s'est notamment impliquée dans diverses organisations à vocation sociale et environnementale tel que *Coule pas chez nous!* et *Coalition vigilance oléoduc*, pour n'en nommer que deux, puis travaille aujourd'hui davantage dans le domaine du communautaire tout en maintenant ses implications.

En somme, toutes ces personnes étaient peu stimulées ou convaincues par leurs choix de formation – il n'y avait pas résonance – jusqu'à ce que des événements quelconques contribuent à les décider de changer de trajectoire, et de s'engager politiquement, au sens large du terme. Cet engagement représente une manière pour elles de vivre davantage en cohérence avec leurs convictions, et donc, d'entrer en résonance avec le monde sur l'axe horizontal notamment (politique).

Quels diagnostics et quelles propositions ?

Voyons à présent comment ces personnes définissent la situation sur le plan écologique et quel genre de propositions elles défendent. t.

Pour Anne, il n'existe pas une seule solution pour s'attaquer aux changements climatiques, mais plutôt une diversité d'actions. : « L'uniformité c'est la mort, la diversité c'est la vie. », dit-elle, en citant Bakounine. Cette diversité d'actions permettrait selon elle que chacun puisse avoir le choix d'agir de la manière qui lui convient, d'où l'importance d'apprendre

à coopérer et travailler ensemble. Pour n'en nommer que quelques-unes, elle a mis en place une pièce de théâtre-forum sur la question des pipelines présentée dans une douzaine de communautés, organisé un camp autogéré de quelques semaines sur la Ligne 9, bloqué des raffineries, fermé des valves de pétrole, perturbé une audience de l'Office national de l'énergie et plus encore.

Toutefois, elle regrette que les scientifiques ne dénoncent pas davantage la gravité de la situation, au moins pour l'avenir de notre espèce :

Les scientifiques ne disent pas à quel point c'est alarmant pour ne pas créer de panique. Peut-être qu'on a besoin de ça et à quelque part, il y a mon côté spirituel et philosophique qui embarque... La Terre va survivre, y'a d'autres choses qui vont se créer de ça, puis nous... Notre existence sur cette Terre est une petite partie comparé à tout ce que la Terre vit. J'ai plus un respect pour... la Terre en soi... Je pense qu'il y a une espèce d'humilité à avoir en tant qu'humanité sur cette Terre. Qu'advient, advient de toute façon... - Anne

Elle s'inquiète surtout pour les populations les plus vulnérables :

Il va y avoir des vague de migration, ce qu'on voit en Europe... Un clivage tellement extrême face à la crise des migrants. Ce que je trouve triste, c'est que ce sont les plus pauvres qui vont encore payer le prix. Puis, c'est vraiment vraiment poche. Je trouve que c'est LA chose que je trouve le plus triste. Combien on va perdre de richesses et je ne parle pas de richesses en termes de biens de consommation... Mais, culturel, patrimoine, les espèces, tous les humains qui vont être obligés de se déplacer... Et ce qui est bizarre, c'est que ce sont les pays occidentaux qui sont le moins affectés en ce moment... Donc, ils ne se réveillent pas face à ce qui se passe déjà. - Anne

Pour elle, le cœur du problème serait le capitalisme et la compétition qu'il engendre chez les gens.

Ouais, le capitalisme en général. Par d'où ça découle. Juste le fait qu'il y a une structure ultra hiérarchique. Et ce qui a été perpétué dans l'histoire est fucking intense et trash. C'est ça la question en fait... L'humain, c'est quoi sa nature ? Et est-ce que la nature de l'humain c'est d'être dans ces dynamiques-là ? Est-ce que c'est d'être dans une dynamique de coopération ? Moi je pense que c'est qu'on est tellement diversifié au fait qu'il y a des personnes qui vont être plus prompts à avoir une nature coopérative et qui vont voir tout de suite les bienfaits que ça ramène alors que d'autres vont avoir une nature hyper compétitive. Le problème, c'est que dans nos société, il n'y a plus de place pour la coopération, il n'y a que de la place pour la compétition. - Anne

Camille partage ce diagnostic pour l'essentiel.

Une grosse partie, notre système capitaliste... [...] Je pense qu'il faut essayer de se sortir de ce système dans la mesure du possible.[...] Il peut y avoir des manière plus radicales, moins radicales... On le fait à notre échelle, mais les entreprises le font à leur échelle...C'est un système... - Camille

Qui plus est, au sein des groupes engagés, selon elle il est important d'être à l'écoute des critiques et d'avoir la maturité de les recevoir afin de pouvoir évoluer et envisager d'autres façons de faire - attitude qui favorise justement l'entreprise d'une multiplicité d'actions plutôt que de répéter le même genre d'initiatives. Son expérience dans les milieux militants lui a montré qu'il était souvent difficile pour de nombreuses personnes d'être réellement ouvertes à la critique et à d'autres positions (plus « pures » par exemple) et avait pour résultat que d'autres avaient donc de la difficulté à prendre la parole.

Pour Justine, c'est notre rapport à la nature qui est en cause pour l'essentiel. Elle évoque les cosmologies hors-occident qui reposent sur une conception de la nature bien moins problématique selon elle.

Ça serait vraiment toute cette période de colonisation. Je suis pas anthropologue, mais tu sais les cosmologies de Descola [...] Ces gens-là ont été considérés comme barbares ou débiles par nous. Je pense que ces gens-là avaient un énorme respect de la nature. Ils avaient des valeurs en fait. Ils donnaient une âme à la montagne ! Tu vas pas la fracasser, tu vas pas lui foutre des bombes à la montagne. Tu la respectes. C'est une âme. Elle est aussi importante qu'un être humain, sinon plus même.

Puis. Je pense même que c'est bien plus loin que la colonisation. Je suis juste une petite humaine et j'ai une fenêtre très petite. Mais ouais...la colonisation. Le fait de devenir naturaliste en fait. Donc de se placer au-dessus de la nature, de mieux la contrôler. Aussi, la période des lumières qui a vraiment creuser cette idée. Le fait que tout est mesurable. Descartes... etc. Le fait que tout est contrôlable. - Justine

Pour elle aussi, un changement de paradigme est nécessaire dans la lutte au dérèglement climatique.

C'est également le point de vue de Martin, qui pointe en plus le fait que le capitalisme a détruit le sens de la communauté.

J'aimerais mieux qu'on soit assez intelligent pour dire « bon pourquoi on les fait pas les changements avant? » Surtout que ces changements nous apporte une plus grande qualité de vie que celle qu'on a. On a perdu mais tellement de choses avec ce système capitaliste. Qui nous individualise, alors qu'on est des êtres qui avons besoin de contact avec les autres, grégaires. Nous avons besoins de vivre dans des communautés. Et nos communautés sont effondrées. - Martin

Pour Martin, il faudrait abolir la propriété privée, une proposition radicale que ne partagent pas tous les autres répondants.

C'est parce que pour moi, c'est vraiment la thèse de Bookchin, de l'écologie sociale. Bookchin dit qu'en fait, nos problèmes environnementaux, c'est d'abord et avant tout des problèmes sociaux. C'est nos façons de vivre. Et je suis parfaitement d'accord avec ça. Et donc, à ce moment-là, moi je trouve que le mouvement environnemental, il se préoccupe des conséquences, beaucoup plus que des causes. Mais oui, on va préserver nos rivières, essayer de sauver nos rivières... Mais non, il faut monter en amont. Si dans notre société, on vivait autrement que de penser qu'en ayant plus, en consommant plus qu'on va être heureux... Bah à ce moment-là, on a réglé le problème. Et pour ne pas penser ça, faudrait justement qu'on abolisse d'une certaine façon la propriété privée... L'appropriation privée de la richesse par quelques-uns qui n'a pas de fin. Plus les gens possèdent, plus ils veulent posséder. Ça n'a pas de sens. Donc, c'est toute une remise en question qu'il faut faire pour arriver à des vraies solutions. - Martin

Et en attendant de pouvoir transformer radicalement nos institutions, il préconise d'agir sur nos besoins individuels, en s'efforçant d'être conscient de notre consommation.

Mais, notre vie évolue, nos besoins évoluent et je pense aussi que notre consommation doit évoluer. Et la simplicité volontaire, c'est la remettre constamment en question et faire les changements selon tes priorités à une époque. On consomme différemment selon les époques, selon nos priorités. Mais au moins, de ne pas se laisser emporter dans le courant de la consommation et de ne plus se poser de questions. [...] C'est une conscience difficile à porter. Mais d'être conscient c'est difficile de toute façon. C'est pour ça que beaucoup de gens sont contents de se laisser hypnotiser d'une certaine façon, par notre société de consommation. De ne pas avoir à réfléchir. - Martin

Ce sont des propositions que j'ai entendues également dans la bouche de Michael, qui dénonce par ailleurs avec force notre dépendance au pétrole, qui ne cesse de s'aggraver au lieu de diminuer, dit-il. Il déplore d'ailleurs que, bien que les jeunes soient moins intéressés par les voitures aujourd'hui et disent avoir à cœur l'environnement, ils constituent la génération qui parcourt le plus de kilomètres, ne serait-ce que parce qu'elle voyage plus que les précédentes.

Là, si je leur disais : « Une fois par année c'est une chose, mais quand tu pars en voyage 3 fois par année... réalises-tu les émissions de gaz à effet de serre que tu émet ? » Vas pas leur dire ça... parce qu'eux-autres, ils vont te répondre : « Ouais mais quand j'suis en ville, je prends l'autobus et je fais de l'autopartage. » Mais ça fait rien. Ça compense même pas. » - Michael

En revanche, il se méfie de certains discours écologiques peu réalistes selon lui. C'est le cas par exemple de la promesse d'une sortie du pétrole d'ici 2030. Bien des écologistes radicaux sont en effet incapables, d'après Michael, de répondre sérieusement à la question « Comment? », au sujet de cette sortie, tout simplement parce que cette solution n'existe pas vraiment ou s'avère très compliquée.

Kevin, justement, fait partie de ceux qui pensent qu'il faut non seulement réduire notre consommation d'hydrocarbures, mais y mettre un terme au plus vite, tout en continuant d'engager la mobilisation citoyenne et en créant des alliances entre mouvements.

Dans un système fini on ne peut pas développer notre consommation énergétique de façon exponentielle à l'infini. C'est impossible. Et ensuite, l'autre contrainte, c'est que toute activité de consommation produit des déchets. Et le problème de la production des déchets lié à la combustion des combustibles fossiles, t'as un problème gigantesque.[...] Pour répondre à ta question, Pour moi ce qui est clair c'est que la question d'arrêter la combustion des combustibles fossiles, est une question vitale. Plus on attend, plus ça va faire mal. Ce sont des contraintes à la consommation d'énergie. [...]

Il faut continuer dans la mobilisation citoyenne. Il faut continuer à saper la légitimité morales des compagnies qui exploitent les combustibles fossiles. Il faut développer des alliances fortes entre les mouvements de la lutte aux changements climatiques et les autres composantes du mouvement populaires. Particulièrement le mouvement des femmes. - Kevin

Pour Francis, bien qu'il ait une critique au système, son discours lors de notre entretien s'est plutôt concentré sur les solutions. Et parmi les solutions, on retrouve le fait de collaborer et de créer des liens.

Que tu travailles en agriculture, que tu travailles pour la justice sociale, que tu travailles pour le transport collectif, que tu travailles dans l'architecture durable, que tu travailles dans les énergies renouvelables... Dans tous ces secteurs-là, si y'a quelque chose qui les relie tous, c'est la lutte aux changements climatiques. De proche ou de loin. S'il pouvait y avoir un agenda ou un objectif commun, sur lequel tout le monde pourrait s'entendre et travailler de manière convergente, c'est la lutte aux CC. C'est là que [Nom de son OBNL] s'est intégré à la Coalition Climat

Montréal. On s'est dit, au lieu de faire ça tout seul, faisons-le avec d'autres mondes, dans ce réseaux-là... On pourrait aller chercher un plus grand impact et avoir accès à plus de ressources. - Francis

Francis par ailleurs s'est investi dans un organisme de promotion de l'agro-écologie. Le secteur alimentaire est à ses yeux le nerf de la guerre dans le problème des changements climatiques.

Et là aussi, ce projet³⁰ nous a encore plus éveillé au fait que ce qui est intéressant de l'agriculture de proximité, de l'agriculture écologique...Ce n'est pas juste la production d'aliments et la régénérescence des écosystèmes naturels, mais c'est aussi l'aspect éducatif. C'est que ça sensibilise, ça conscientise les gens à l'environnement et aux changements climatiques. Et en quelque sorte, le meilleur moyen d'ouvrir cette porte là, c'est la nourriture. Parce que c'est l'élément de base. Parce qu'on a besoin de se nourrir. Et en même temps, c'est le secteur qui a le plus grand impact environnemental et qui contribue le plus aux changements climatiques et aux inégalités sociales. En quelque sorte, c'est comme le nœud de la guerre, le système alimentaire. - Francis

Enfin, pour Sophie la cause du problème se trouve essentiellement dans la surconsommation ainsi que dans le recours aux combustibles fossiles. Mais, en termes de solutions, elle se distingue de l'ensemble des interviewés, car elle promeut les incitatifs financiers comme outil.

Souvent, on se rend compte que les incitatifs financiers ont un gros impact. Notamment, au [Nom de l'organisme pour lequel elle travaille], on a différents dossiers... Mais, un dossier sur les événements écoresponsables, puis dans l'événementiel...Qu'est-ce qui a vraiment fait pencher la balance, c'est quand les commanditaires d'événements, ce sont mis à demander aux événements commandités quels gestes responsables sont posés, puis ça leur donnait des points dans l'analyse de leur commandite. Donc, l'argent est tributaire des actions. Là on voit vraiment des changements. [...]

Dans le milieu environnemental, c'est peut-être pas populaire de parler de ça, mais moi je pense que ça a vraiment un impact. Les gens qui achètent de gros véhicules polluant devraient payer une taxe quelconque en fonction de ça. S'ils n'ont pas compris d'eux-mêmes, qu'ils comprennent autrement. - Sophie

Sur le terrain des propositions, ces personnes, dont l'engagement s'est constitué sur la base d'une rupture à l'égard d'une trajectoire personnelle, se distinguent du premier profil par le fait qu'elles militent plus activement dans le mouvement écologiste et dans l'espace

³⁰ Il s'agissait d'un projet de jardin de permaculture réalisé dans la ville de Montréal.

politique. Les personnes qui ont vécu une « révélation » tendent davantage à s’engager dans un travail de sensibilisation, semble-t-il.

4. 3. Attachement

Dans ce troisième profil, auquel on peut associer quatre des personnes rencontrées (3 hommes, 1 femme), l’engagement écologique est le fruit d’un attachement ou d’une fidélité à l’égard d’expériences de résonance vécue souvent dans l’enfance. Cette résonance a pu être éprouvée très jeune vis-à-vis de la nature ou de valeurs de justice.

Tableau 4.3 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l’engagement issu de l’« attachement »

Pseudonyme	Sexe	Âge	Profession des parents	Axe de résonance
Maxime	H	35	Père : Avocat Mère : Bibliothécaire	Art
Marc	H	39	Aucune mention	Nature
Simon	H	55	Père : Fonctionnaire à la Ville de Montréal. Mère : -	Nature
Julie	F	44	Père et mère : Agriculteur	Nature

Maxime est ce que l’on pourrait appeler un cinéaste engagé. Quand on lui demande d’où lui vient son intérêt pour les injustices sociales et environnementales, il répond qu’il a toujours été intéressé par ces enjeux et qu’il lui est difficile d’identifier une raison en particulier. Toujours est-il qu’il a voyagé très jeune dans des pays du Sud pour y réaliser des reportages vidéo pour des OBNL. C’est dans le cadre de ces voyages qu’il a commencé à s’impliquer dans le mouvement altermondialiste et notamment, dans la mouvance du premier Forum social mondial de Porto Alegre.

Plus récemment, avec très peu de moyens, il a réalisé un film portant sur l’enjeu des sables bitumineux, qui a donné lieu à de nombreuses rencontres publiques et à des débats.

Pendant la tournée de mon film on s’est promené beaucoup au Québec... On a fait 140 projections partout au Québec, c’est exceptionnel et ça a vraiment été cool parce que ça a fait des discussions, des échanges vraiment riches

avec le monde. Bein différent des films qui roulent à la TV et que y'a trente centaine de milliers qui les voient, mais que t'as aucun contact avec eux. Cette tournée-là...ça a été vraiment fort. On est allé à des places et le monde était vraiment crinqué. Y'avait 300 personnes dans la salle et à la fin, ils se sont fait des comités, pis y'ont fait des manifestations jusqu'à Ottawa, 2-3 mois plus tard. - Maxime

Réaliser ce film était pour lui une manière d'exprimer son indignation contre le soutien des pouvoirs publics canadiens à l'industrie des sables bitumineux, mais de vivre aussi sa passion du cinéma.

C'était pas juste une question environnementale, c'était une question que des radicaux de droite comme ça, s'en califiaient du Québec, qui s'en califiaient que les pipelines s'en venaient ici. C'était big money pour les capitalistes albertains, dont faisaient partie la clique de Harper. Toute la question aussi de la souveraineté d'une population sur son territoire et par extension, la souveraineté du Québec bien-sûr. Mais toute la question du Québec dans le Canada, du Québec dans le monde était mêlée tout d'un coup à la lutte environnementale. - Maxime

En ce qui concerne Marc, l'attachement que l'on discerne au fondement de son engagement a pour objet ces grands espaces naturels dans lesquels il a grandi, dans les Cantons de l'Est. Il raconte avoir passé son enfance à jouer dans les bois. Plus âgé, il a même travaillé « dans le bois »³¹. La nature a donc toujours été présente dans la première partie de sa vie. Et c'est ainsi qu'il s'explique le fait d'être devenu aujourd'hui, un professeur en sociologie de l'environnement.

J'ai toujours eu une sensibilité environnementale, puis j'ai fait ma maîtrise en sciences de l'environnement et là, ça m'a ouvert un peu les yeux sur le domaine de la recherche. Et ça m'a donné envie de devenir chercheur. Pendant que j'étais à la maîtrise, j'ai commencé à m'impliquer dans trucs altermondialistes. - Marc

Avant de faire ses études de deuxième cycle en sociologie de l'environnement, il a commencé par un baccalauréat en sociologie, par intérêt dit-il pour les « problèmes sociaux ». Mais, au deuxième cycle, puis au doctorat et plus encore ensuite, c'est la question de l'environnement qui l'a intéressé, d'où son choix de se spécialiser en

³¹ Fait référence à des métiers de la forêt et du bois, sans plus de précision. L'accent étant mis sur le fait qu'il avait travaillé dans ce domaine et proche de la nature.

« sociologie de l'environnement ». C'est ce qui l'a conduit à travailler aujourd'hui sur la transition écologique, en tant que chercheur.

Disons qu'avec le changement climatique, là on commence à voir que ça prend une vraie transition. Pas juste dans nos façons de prendre des décisions, pas juste dans notre manière de gérer l'environnement à l'intérieur des organisations. Il faut qu'on transforme nos infrastructures et nos structures. Donc, par rapport au DD, qui était plus un concept, une solution pour les organisations, bien la transition écologique, c'est plus une solution structurelle. Moi, j'ai tendance à faire une sorte de... pas d'opposition mais en tout cas, une distinction entre le développement durable, qui est une transformation organisationnelle et la transition écologique, qui est une transformation structurelle. - Marc

Selon Marc, cette transition écologique a déjà commencé et, ce serait donc la prise de conscience des changements climatiques qui nous y aurait amené. Ces changements de plus en plus inquiétants auraient permis de réaliser que le projet d'un « développement durable » n'allait pas assez loin.

C'est semble-t-il aussi par attachement ou fidélité à ses expériences passées dans la nature, que Simon s'est engagé sur le plan écologique. Il dit avoir fait beaucoup de ski étant jeune, en plein bois, et se proclame « amoureux de l'hiver ».

J'ai fait du ski de fond toute ma vie, perdu dans le milieu des forêts, même en Novembre... Pourtant je ne suis pas si vieux que ça. Mais en novembre, je me rappelle d'avoir fait beaucoup de ski de fond. Bah les derniers jours de novembre. Ici au Québec. En mars aussi, beaucoup, beaucoup, beaucoup aussi. Tout à coup, cette forêt accessible partout alors qu'elle ne l'est pas du tout pendant l'été. C'est vraiment le cœur de la forêt, tu vas pas là à pieds. En fait dans ce temps-là, tu n'y allais pas à pieds. Et tout à coup elle devient accessible... Tu peux traverser des lacs... - Simon

L'enjeu du dérèglement climatique en politique est pour lui, une cause qui lui permet d'en soutenir d'autres. Dans son cas, c'est la cause des paysages et du vivre-ensemble qui lui tient le plus à cœur. Il déplore l'enlaidissement du Québec, à cause de l'automobile notamment. Engagé dans la vie politique municipale, il tente de réduire la place de la voiture dans nos villes, en élargissant les trottoirs, en créant des pistes cyclables, ou encore en imposant des limites de vitesse aux automobiles, etc. Très mal reçues au départ, au moins par une partie de la population, ces initiatives sont imitées partout à présent.

*Quand je commençais à parler de la rue comme un espace de vie... TOUT le monde riait de moi. L'association des camionneurs, les automobilistes, les animateurs... [...] On a mis des terrasses de restaurants DANS la rue. Tout le monde a dit « Vous êtes fous ! Vous enlevez du parking. » Maintenant, tout le monde fait ça. Et personne en parle. Quand j'ai commencé à faire des saillies de trottoirs aux coins des rues pour faciliter le transport et l'absorption de l'eau par le sol, tout le monde nous a dit « Pourquoi vous mettez de l'argent ?! » Maintenant, TOUT LE MONDE FAIT ÇA. Plus de discours là-dessus. Alors, tranquillement tranquillement on fait les choses...
- Simon*

Simon ne déteste pas affronter des résistances, mais reconnaît qu'il peut être difficile d'endurer cela trop longtemps. Lorsqu'il était élu, à tout moment il pouvait faire l'objet d'agressions dans la rue. D'ailleurs, au moment de mon enquête, il revenait d'une année de repos pour refaire le plein d'énergie.

Julie est une écologiste ayant réalisé de nombreuses choses. Son engagement semble également trouver son origine dans un attachement à la nature au sein de laquelle elle a grandi. En effet, elle a passé son enfance à proximité de la forêt et des montagnes, .

De manière générale, j'ai toujours eu une sensibilité pour la nature. J'ai toujours aimé la nature quand j'étais petite, j'aimais jouer dehors, aller dans la forêt, aimé marcher à la montagne...Je passais une partie de mes étés en Suisse parce que ma famille est là-bas. Fek il y avait cet attachement émotionnel je pense qui est quand même déterminant. - Julie

Elle raconte aussi que sa marraine, dont elle était très proche et avec qui elle passait ses étés, avait des comportements écoresponsables. Par exemple, elle n'avait pas de voiture, était végétarienne et faisait très attention à sa consommation. D'autre part, son père était agriculteur et le meilleur ami de celui-ci aussi, mais biologique. Julie fut donc en contact très rapidement avec des formes d'engagement écologique assez prononcées.

Plus tard dans sa vie, c'est d'abord à la solidarité internationale qu'elle s'est intéressée. Elle garde en mémoire en particulier l'exposé d'un groupe d'élèves de son école secondaire revenant d'un voyage au Burkina Faso dans le cadre du Club 2/3. L'exposé portait notamment sur le manque d'eau et la désertification de certaines régions de ce pays.

Et ça m'avait vraiment touché. J'en revenais pas...Comment ça se fait que nous on fait pipi dans de l'eau potable ? Pis comment ça se fait que c'est pas

un soucis après ? Y'avait une certaine tristesse et colère qui m'habitaient, puis je me sentais impuissante... - Julie

C'est alors qu'elle a commencé à s'impliquer dans le Club 2/3 et à participer à des manifestations et des marches. Puis, elle a formé un comité écologique avec d'autres étudiants. Même chose au CEGEP, où elle a relancé un comité environnemental qui était alors sur le déclin. Ce fût un de ses premiers succès en environnement. Puis, elle a réussi à mobiliser la communauté étudiante et le corps enseignant afin d'intégrer le recyclage au mode de fonctionnement de son cégep. Par la suite, elle a séjourné au Burkina Faso dans le cadre de son programme qui se concentrait sur l'ouverture à l'international.

Et encore de voir les effets de la désertification, des inondations à d'autres endroits et l'effet concret de la pauvreté et tout ça...Ça m'a encore plus sensibilisée... - Julie

À l'université, elle a choisi un programme axé sur la sociologie et le développement international. Mais, elle a continué de travailler pour un organisme environnemental durant un été. C'est dans cet organisme d'ailleurs qu'elle a rencontré quelqu'un qui revenait du sommet de la Terre de Rio de Janeiro et qui l'invita à se joindre à son groupe d'amis intéressés par des projets écologiques. Et, c'est avec ce groupe que Julie a fondé ensuite un OBNL important qui promeut des comportements de consommations à la fois équitables et responsables sur le plan écologique.

En résumé, il me semble que l'on peut comprendre l'engagement de ces quatre personnes comme une manière de rester fidèles à des expériences de résonance vécues dès leur plus jeune âge. À moins qu'elles ne soient en fait à la recherche de la résonance perdue ?

Quels diagnostics et quelles propositions ?

Maxime, le cinéaste, met en cause le système capitaliste qui, dit-il, nous encourage par diverses stratégies à consommer plus que nécessaire. Selon lui, une des façons de faire face au dérèglement climatique est de poser des actions individuelles dans la perspective de constituer une masse critique qu'il sera impossible d'ignorer.

Moi je crois qu'il y a des actions individuelles à porter. Qu'il y a des actions collectives à porter. On peut s'impliquer dans des réseaux, dans des groupes qui militent sur des enjeux dans nos quartiers, des groupes de pression, etc. On peut de

façon individuelle, écrire aux médias, aux journaux, à nos députés, on peut écrire des mémoires quand il y a des consultations publiques, faire de l'art, du rap politique, de la peinture, de la danse. Y'a une multitude de choses à faire. [...]

Moi je pense que dès les gens FONT quelque chose, peu importe c'est quoi, les choses changent. Fait qu' la question n'est pas « Quelle est la méthode qui, toute seule, va marcher »... Toute seule, aucune méthode ne marche. Dès qu'il y a une masse critique de personnes qui s'impliquent [...]... C'est quand tout d'un coup, tout le monde fait quelque chose à sa hauteur que là, y'a un basculement, une force politique – que pas un lobby, un politicien – peut avoir. - Maxime

Par ailleurs, il soulève aussi le fait que les coûts environnementaux des biens que nous consommons ne sont pas inclus dans les prix, ce qui contribue à aggraver la catastrophe actuelle :

On paie jamais le prix environnemental de ça. C'est ça la mondialisation aussi. C'est une société qui est complètement absurde. [...] À quelque part il y a un déficit, un déficit écologique. Et pour ça, je rejoins beaucoup les idées de la décroissance d'Yves-Marie Abraham et d'autres penseurs. Inévitablement, ce n'est pas juste une question de remplacer une machine par d'autres machines plus « vertes ». Il faut penser à notre consommation et la réduire. Et ça veut dire, l'éducation, les médias... - Maxime

Pour Simon, le problème se trouve également dans le fait que nous vivons dans une société de surconsommation et qu'il est difficile de le faire réaliser aux gens. Pour faire passer le message, il souligne l'importance des arguments chiffrés.

C'est que, c'est dur de dire aux gens « vous savez si vous continuez dans votre consumérisme, dans votre isolement- Les deux grandes plaies du capitalisme du 21^e siècle- bah on va disparaître comme société ». Et ce message-là il passe correct mais pas tant que ça. Mais si tu rajoutes « Par ailleurs, on s'en va directement dans le mur parce que le changement climatique est en train de changer complètement un paquet de paramètres » On en a parlé de la hauteur des océans. Moi ce que je pense c'est la multiplication des virus qui est encore bien plus importante que la hauteur des océans... La date de déplacement des récoltes, les maladies pour les arbres, les incendies, les événements climatiques intenses comme les incendies de forêts, les sécheresses, les inondations.. Ça, ça a plus d'impact. Parce que ça c'est chiffrable. - Simon

Julie déplore que l'on ne se focalise que sur les changements climatiques, en oubliant les autres dimensions telles que la biodiversité, la pollution chimique, etc. En outre, selon elle, l'origine de tous ces problèmes est le même, c'est le système économique capitaliste.

C'est un système économique qui carbure à l'exploitation environnementale et sociale. Ou, dit plus poliment... En économie on va dire qu'ils externalisent les problèmes environnementaux et sociaux. Mais je veux dire... C'est ÇA qui génère des inégalités monstrueuses dans lesquelles on est... qui sont en train de nous menacer, la capacité de notre espèce à habiter la planète. – Julie

En termes de solutions, elle met de l'avant la nécessité d'entamer une transition.

Je pense qu'on a besoin d'embarquer dans une grande transition. Je crois aux révolutions tranquilles haha parce que les grandes révolutions, me semblent un peu plus, même avec le printemps arabe, t'sais des grands mouvements qu'il y a eu... Même la révolution française, y'a toujours des ressacs, finalement des retours en arrière à toutes sortes d'égards... Puis, souvent dans les révolutions, il y a beaucoup de violence... Moi, je suis contre la violence...fait qu' je pense qu'il faut être assez intelligent comme espèce, comme société, pour s'organiser et prévenir les extrêmes...Essayer de travailler à des transformations importantes, parce qu'il y a des transformations majeures qu'il faut qu'on opère. Mais j'espère qu'on réussira à le faire sans violence. - Julie

Marc est très proche de la position défendue par Julie, dans le fond. Simplement, cette transition devrait être organisée et planifiée, pour que nous réussissions à modifier nos sociétés et les systèmes en place, nos structures et infrastructures.

Mais le problème des changements climatiques...logiquement, quand on regarde ça, ça exige une planification des transformations. Et une planification, c'est centralisée...Ça voudrait dire un gouvernement...peut-être, pas autoritaire, mais plus capable de donner des directions et de les faire appliquer... Plus contraignant un petit peu... Pas autoritaire. Il faudrait que ça demeure démocratique, mais quand même plus solide. Capable de dire aux entreprises « Non », « On vous laisse même pas créer une entreprise de développement des hydrocarbures. »

Ça prend un certain degré de liberté, mais là si on veut s'en sauver comme espèce va falloir commencer à planifier. Et si tu regardes les accords de Paris...C'est ça que ça dit. C'est à ça que ça appelle. Sauf que ça le dit pas explicitement. Mais ce que ça dit c'est qu'on se fixe des cibles tout le monde...et que chacun est responsable de les appliquer chez vous. En principe ça veut dire qu'il faut planifier. Faut planifier notre courbe de décroissance d'émissions de GES. – Marc

Ce qui distingue ce profil des deux précédents en matière de propositions dans la lutte écologique, c'est sans doute le pragmatisme et le réformisme affichés par ces militants. Pour le dire autrement, ces militants attachés à des expériences de résonance passées, se méfient de la révolution.

4.4. Conclusion

Comme on vient de le voir, il y a donc bien des manières de commencer à s'engager sur le plan écologique. Au moins trois trajectoires typiques ont émergé de ces 19 entretiens que j'ai menés.

Certains ou certaines en viennent à s'intéresser à l'écologie à la suite d'une révélation ou d'une découverte du « problème écologique », en entrant en résonance avec des savoirs ou des œuvres artistiques, grâce à l'école notamment ou à des spectacles. D'autres s'engagent dans cette même lutte, souvent de manière plus « active » d'ailleurs que les premiers, d'abord par insatisfaction ou déception à l'égard d'une trajectoire qu'ils ou elles avaient commencé à suivre. C'est parce qu'elles découvrent qu'elles entretiennent un rapport aliéné au monde que ces personnes rompent avec le mode de vie qu'elles menaient jusque-là. Enfin, certains et certaines s'engagent politiquement dans la lutte écologique par attachement à des expériences de résonance passées, en particulier dans le rapport à la nature. Il s'agit en d'autres termes d'œuvrer à défendre ou protéger ce que l'on a appris à aimer, souvent dès son plus jeune âge.

Qu'est-ce qui fait qu'un engagement prend l'une ou l'autre de ces formes ? Rien dans les données que j'ai recueillies par ailleurs ne permet de le dire. J'ai cherché à savoir notamment si l'on pouvait associer certaines caractéristiques sociodémographiques à chacun de ces trois modes d'engagement, mais je n'ai rien trouvé de tel. Il est possible qu'en menant une enquête auprès d'un nombre plus élevé de militants, certaines relations pourraient être décelées. Je me permets pourtant d'en douter. Résonance et aliénation sont deux rapports au monde que l'on peut éprouver quel que soit sa position sociale, son âge, son sexe ou son origine ethnique. Il n'y a donc probablement pas de facteurs sociaux qui favorisent l'une ou l'autre de ces trois manières d'« entrer en militance ».

Peut-on en revanche repérer dans les récits analysés ici, un ou des facteurs propices à susciter l'engagement écologique en général ? Comme on l'a souligné plus haut, ces personnes disposent d'un niveau d'étude nettement supérieur au niveau d'étude moyen des Québécois et Québécoises. Ce qui veut dire également qu'elles proviennent dans l'ensemble de milieux sociaux relativement privilégiés. Ces observations convergent avec

d'autres du même genre, issues d'enquêtes sur les milieux écologistes. Cela dit, le fait que les militants « écolos » soient bien souvent issus de la petite bourgeoisie à fort capital culturel, comme dirait Bourdieu, n'implique pas que tous les petits bourgeois disposant d'un fort capital culturel soient des militants écologistes... Les choses sont évidemment plus compliquées que cela.

Conclusion

L'objectif initial de ce mémoire était de comprendre pourquoi nous ne nous engageons pas davantage dans la lutte contre le dérèglement climatique et, plus largement, contre la catastrophe écologique en cours. Cependant, une première série de lectures m'a fait réaliser qu'il n'était pas si difficile que cela d'expliquer la faiblesse de cet engagement en dépit de la gravité de la situation. En réalité, les raisons de ne pas s'engager sont si nombreuses et apparaissent si imparables, qu'il conviendrait plutôt de s'étonner qu'il y ait tout de même des humains qui consacrent une partie de leur énergie à tenter d'arrêter le désastre. C'est pourquoi, j'ai opté finalement pour la question de recherche suivante : Comment en vient-on à s'engager sur le plan écologique?

Pour tenter de répondre à cette question, je suis allée interroger 19 personnes engagées de diverses manières dans le mouvement écologiste, en les questionnant notamment sur les prémices de leur engagement et sur les ressorts de celui-ci. Et, pour interpréter les propos recueillis au cours de cette enquête, j'ai pris appui sur la « théorie de la résonance », une théorie récente et tout à fait originale, élaborée par un héritier de l'École de Francfort : le sociologue et philosophe Hartmut Rosa.

Dans la perspective ouverte par le travail de Rosa, je propose d'envisager l'engagement comme une tentative pour entrer (ou rester) en résonance avec l'une ou l'autre des dimensions structurantes de notre rapport au monde. Comme je l'ai montré dans le dernier chapitre de ce mémoire, en ce qui concerne les personnes que j'ai rencontrées, cette tentative peut trouver son origine dans une « révélation » concernant l'état du monde, grâce à l'institution scolaire notamment. Elle peut également trouver son principal ressort dans la prise de conscience plus ou moins brutale d'entretenir un rapport aliéné au monde et dans le désir de « changer de vie », de rompre avec une trajectoire qui se présente désormais comme un cul-de-sac. Enfin, l'engagement peut aussi trouver une partie de son fondement dans une forme d'attachement ou de fidélité à des expériences de « résonance » passées, vécues souvent au cours de l'enfance.

Mais, quels sont les déclencheurs ou les déterminants de la révélation, de la rupture ou de l'attachement ? L'enquête ne fournit pas de réponses à cette question. En particulier, on ne peut pas repérer de relations privilégiées entre ces trois expériences et tel ou tel type de trajectoire sociale, comme on pourrait en faire l'hypothèse dans la perspective de théorie sociologique bourdieusienne. Certes, on ne peut exclure qu'une autre enquête, plus vaste et conduite autrement, puisse mettre au jour de telles relations. Je termine celle-ci toutefois avec la conviction que l'engagement reste une décision, au sens large de ce terme, fondamentalement imprévisible, comme toutes les « grandes décisions » d'une vie, ainsi que le soutient Andreu Solé (2000). Ce qui fait écho à la thèse de Rosa selon laquelle la résonance demeure une expérience incontrôlable et immaîtrisable.

Comment alors susciter l'engagement dans la lutte écologique ? Pour celles et ceux qui se posent une telle question (ce qui est le cas de l'auteure de ces lignes), certains enseignements peuvent tout de même être retirés de cette enquête. Si l'on se fie à l'interprétation que je propose de ces parcours d'engagement, il est clair que de travailler à faire voir ou sentir la catastrophe écologique en cours a tout son sens et peut provoquer des « révélations ». De même, le travail critique visant à mettre en évidence et à faire éprouver ce que nos vies sous le capitalisme peuvent avoir de profondément aliénant, reste essentiel, dans la mesure où il peut susciter ces « ruptures » qui fondent certains engagements. Enfin, il apparaît essentiel d'œuvrer pour offrir aux humains, en particulier pendant la période de leur socialisation, la possibilité de vivre des moments de « résonance », que ce soit avec la nature ou avec certaines grandes idées.

Apports et limites

Le premier et principal apport de ce mémoire est d'offrir un aperçu de la diversité des parcours militants au sein du mouvement écologiste montréalais. Qu'elles œuvrent dans l'ombre ou qu'elles occupent le devant de la scène politique, les personnes engagées sont généralement mal connues, en particulier dans les milieux écologistes, ce qui laisse la porte ouverte à la circulation de toutes sortes d'idées fausses. Ce travail permettra, je l'espère, de corriger partiellement certaines d'entre elles.

Un second apport de ce travail est de proposer une interprétation de ces parcours qui repose sur une théorie importante, que son auteur est encore en train d'élaborer et qui vient tout juste de commencer à être découverte dans le monde francophone – *Résonance* a été publié en 2016 et traduit en français en 2018. Le recours à la théorie de Rosa se prêtait parfaitement aux récits de vie des personnes que j'ai rencontrées dans la mesure où ils se concentraient davantage à la description de leurs différents rapports au monde qui avaient marqués leurs parcours. Bien que nous ayons pris appui sur la sphère qui nous semblait être la plus déterminante, il serait intéressant d'explorer leurs parcours en se concentrant sur différentes sphères identifiées par le sociologue – plutôt qu'une seule. Ainsi, nous pourrions peut-être voir des tendances plus subtiles émerger.

Aussi, la sociologie de la relation au monde utilisée nous a permis de faire une lecture des récits de vie de manière à placer l'individu dans sa relation à ce qui l'entoure et ce qui le touche. De ce point de vue, l'être humain ne fait pas que « subir » ce qui l'entoure et ne le met pas en position d'agir sur celui-ci non plus, mais vraiment *dans* la relation. Ainsi, cette théorie permet de se concentrer significativement sur la relation entre un monde et un individu pendant une période spécifique.

C'est pourquoi, cette théorie nous a permis de regrouper les récits de vie sous trois raisons – issues d'une relation au monde – de s'engager dans la lutte écologique. Elle nous a permis de mettre en évidence ce qui semblait être le plus déterminant pour ceux et celles qui nous racontaient leurs parcours. En effet, tel que présenté en annexe, le guide d'entretien réalisé bien avant la découverte de cette théorie, permettait malgré lui de laisser les militant.e.s nous partager ce qui leur semblait être le plus marquant. Une des particularités de ce mémoire est donc d'avoir adapté la théorie aux données recueillies pour faire émerger une typologie.

Puis, la diversité des sphères identifiées par Rosa peut certainement compliquer la tâche de classer les divers éléments se retrouvant dans les récits, mais elle permet également de faire état d'une diversité de récits de vie et de les traiter à travers les mêmes lunettes. En d'autres mots, si l'échantillon avait été plus grand et plus diversifié, l'ensemble de ces récits de vie aurait pu être abordé à l'aide de cette théorie. Qui plus est, sous ces grandes

sphères peuvent bien-sûr émerger des sous-catégories qui apporteraient de nombreux détails qui n'ont pas été soulevés ou mis en évidence dans le cadre de cette étude. Par exemple, la répartition du genre et des groupes d'âges n'ont pas été approfondies en fonction de la typologie proposées, mais mériteraient de l'être afin de soulever les défis de l'engagement.

Enfin, j'espère avoir montré ici que cette théorie peut tout de même s'avérer éclairante lorsqu'il s'agit d'interpréter un phénomène social comme celui de l'engagement.

En ce qui concerne les limites de ce travail, il est certain que le changement de question de recherche au cours du processus aurait nécessité que je réalise une revue de littérature, en sociologie au moins, sur les ressorts de l'engagement, ce qui n'est pas présenté ci-haut. Une telle revue de littérature m'aurait permis sans doute de mobiliser la théorie de Rosa de manière plus éclairée et plus productive, voire de la combiner ou de la mettre en discussion avec un ou plusieurs autres cadres théoriques.

Par ailleurs, et bien que la perspective de Rosa m'ait permis de proposer une lecture originale des ressorts de l'engagement écologique, le recours à la théorie bourdieusienne aurait permis de tester sa validité dans cette étude. Mais, comme je l'ai dit plus haut, je doute en réalité de son apport dans le cadre d'une analyse comme celle qui m'intéressait.

Enfin, la troisième limite dont j'ai conscience en terminant ce travail concerne le dispositif méthodologique que j'ai mis en place. D'une part, je crains que mon échantillon soit bien trop homogène par rapport aux profils de toutes celles et tous ceux qui aujourd'hui s'engagent dans la lutte écologique. Cet échantillon est évidemment trop caucasien en premier lieu. Parmi les personnes les plus investies aujourd'hui dans les luttes écologiques au Canada, on trouve des membres des Premières Nations. Donner un aperçu complet du mouvement écologiste exigerait bien sûr d'interroger certaines de ces personnes. D'autre part, mon guide d'entretien n'est pas suffisamment arrimé aux thèses de Rosa. Et pour cause : j'ai découvert celles-ci après avoir terminé mon enquête. Même si ce cas de figure semble assez fréquent, en particulier dans le champ des approches inductives, il est certain que mes données auraient été plus riches et plus pertinentes si j'avais conçu d'emblée leur mode de production en prenant appui sur les idées de Rosa.

Pistes de recherche

Les limites que je viens de souligner indiquent autant de pistes potentielles à suivre, dans la perspective d'une poursuite de cette recherche. Il reste à produire une vraie revue de littératures sur les ressorts de l'engagement écologique. De même, il serait très utile de mobiliser le cadre théorique bourdieusien pour tenter de répondre à ma question de recherche, ne serait-ce que pour confirmer le fait que l'engagement militant n'est pas forcément la conséquence de trajectoire sociales particulières. Enfin, il faudrait aller à la rencontre d'autres militants, plus marginaux ou œuvrant en dehors de Montréal, pour obtenir un aperçu plus juste des différents profils existants.

Par ailleurs, je me suis surtout intéressé ici aux motifs pour lesquels on commence à militer. Il resterait à explorer les « raisons » pour lesquelles on continue à militer ou l'on arrête. La force d'un mouvement social tient sans doute à sa capacité à se renouveler, mais aussi à retenir celles et ceux qui l'intègrent. J'ai observé au cours de mon enquête deux problèmes à ce sujet. D'une part, s'engager dans la durée suppose évidemment d'être disponible. Or, la vie « normale » d'un adulte vivant en milieu urbain aujourd'hui ne lui laisse que très peu de temps pour militer en dehors de ses diverses activités. D'où la prédominance des « jeunes » et des « vieux » dans le mouvement écologiste, et la quasi-absence des personnes ayant entre 25 et 60 ans.

D'autre part, on retrouve au sein du mouvement certaines discriminations observables à l'échelle de nos sociétés. C'est le cas en particulier des discriminations sexuelles. Plusieurs des femmes que j'ai rencontrées soulignent en effet et parfois déplorent que le mouvement écologiste soit en fait dominé surtout par des hommes. À tout le moins, ce sont eux qui occupent les positions les plus visibles et les plus enviables (parce que rémunérés), tandis que les femmes se retrouvent bien souvent en coulisse et dans des tâches purement bénévoles. Assurément, de telles inégalités ne peuvent que fragiliser le mouvement écologiste, ne serait-ce que parce qu'elles pourraient inciter ces femmes à en sortir.

Bibliographie

Adger, W Neil, Suraje Dessai, Marisa Goulden, Mike Hulme, Irene Lorenzoni, Donald R Nelson, et al. (2009). « Are there social limits to adaptation to climate change? », *Climatic change*, vol. 93, no 3-4, p. 335-354.

Anders, Günther, Sabine Cornille et Philippe Ivernel (1999). *Nous, fils d'eichmann: Lettre ouverte à klaus eichmann*, Payot & Rivages.

Ansari, Shahzad, Frank Wijen et Barbara Gray (2013). « Constructing a climate change logic: An institutional perspective on the “tragedy of the commons” », *Organization Science*, vol. 24, no 4, p. 1014-1040.

Bonneuil, Christophe et Jean-Baptiste Fressoz (2013). *L'événement anthropocène: La terre, l'histoire et nous*, Seuil.

Comby, Jean-Baptiste (2015). « La question climatique », *Genèse et dépolitisation d'un problème public, Raisons d'Agir*.

Damian, Michel (2014). « La politique climatique change enfin de paradigme », *Économie appliquée : archives de l'Institut de science économique appliquée*, vol. LVI, no 1, p. 37-72.

de Bouver, Émeline (2016). *Éléments pour une vision plurielle de l'engagement politique : le militantisme existentiel. Agora débats/jeunesses*(2), 91-104

Fillieule, O. et C. Péchu (2000). *Lutter ensemble : les théories de l'action collective*. Paris : L'Harmattan.

Fillieule, O. (2001). Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel: Post scriptum. *Revue française de science politique*, vol. 51(1), 199-215. doi:10.3917/rfsp.511.0199.

Glossaire GIEC, 2013. Glossaire [Planton, S. (coord.)]. In: *Changements climatiques 2013: Les éléments scientifiques. Contribution du Groupe de travail I au cinquième Rapport d'évaluation du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat*. Cambridge University Press, Cambridge, Royaume-Uni et New York, NY, États-Unis d'Amérique. Récupéré de https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2018/08/WGI_AR5_glossary_FR.pdf

GIEC, 2014. *Changements climatiques 2014: Rapport de synthèse. Contribution des Groupes de travail I, II et III au cinquième Rapport d'évaluation du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat* [Sous la direction de l'équipe de rédaction principale, R.K. Pachauri et L.A. Meyer]. GIEC, Genève, Suisse, 161 p. Récupéré de https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2018/02/SYR_AR5_FINAL_full_fr.pdf

Hamilton, Clive (2012). « Chapitre 10. Nous sommes tous des climato-sceptiques », dans *Controverses climatiques, sciences et politique*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 221-243.

Hottois, Gilbert (1996). « Éthique de la responsabilité et éthique de la conviction », *Laval théologique et philosophique*, vol. 52, no 2, p. 489-498. Récupéré de <https://doi.org/10.7202/401006ar>

Hummel, Monte (2010). Mouvements écologistes. Dans l'Encyclopédie Canadienne. Récupéré de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/mouvements-ecologistes>

IPCC, 2018. Global Warming of 1.5°C. An IPCC Special Report on the impacts of global warming of 1.5°C above pre-industrial levels and related global greenhouse gas emission pathways, in the context of strengthening the global response to the threat of climate change, sustainable development, and efforts to eradicate poverty. In Press. Récupéré de https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/sites/2/2019/06/SR15_Full_Report_High_Res.pdf

Ladrière, Jean, Jacques Lecarme et Christiane Moatti (2016). Engagement, *Encyclopaedia Universalis*. Récupéré de <http://www.universalis.fr/encyclopedia/engagement/>

Lepesant, Michel. 2013. « Masse critique et suffisance » dans *Politique(s) de la décroissance. Propositions pour Penser et Faire la transition*, Les Éditions Utopia.

Low, Nicholas (2002). « Ecosocialisation and environmental planning: A polanyian approach », *Environment and Planning A*, vol. 34, no 1, p. 43-60.

Löwy, Michael (2019). « La révolution est le frein d'urgence », *Essais sur Walter Benjamin*, Paris, Éditions de l'éclat, coll. « Philosophie imaginaire ».

Markowitz, Ezra M (2012). « Is climate change an ethical issue? Examining young adults' beliefs about climate and morality », *Climatic Change*, vol. 114, no 3-4, p. 479-495.

Maslin, Mark (2008). *Global warming: A very short introduction*, OUP Oxford.

May, Larry (1990). « Symposia papers: Collective inaction and shared responsibility », *Nous*, p. 269-277.

Meadows, Donella H, Dennis L Meadows, Jorgen Randers et William W Behrens (1972). « The limits to growth », *New York*, vol. 102, p. 27.

Moreau, Joseph (1979). « Platon et l'allégorie de la caverne », *Revue de l'Enseignement Philosophique Gagny*, vol. 29, no 6, p. 43-50.

Neveu, Erik. 2000. *Sociologie des mouvements sociaux*. Paris : La découverte.

Pencolé, Marc-Antoine (2018). « Hartmut rosa, résonance. Une sociologie de la relation au monde », *Lectures*.

Polanyi, Karl, Catherine Malamoud, Louis Dumont et Maurice Angeno (1983). *La grande transformation: Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard Paris.

Radio-Canada (2011, 16 mai). « Des citoyens en marche pour un moratoire sur le gaz de schiste », *Radio-Canada*, section Environnement. Récupéré de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/515939/gaz-schiste-marche-rimouski>

Rosa, Hartmut (2010). « Accélération. Une critique sociale du temps », *Lectures, Les livres*.

Rosa, Hartmut, (2018). Résonance: Une sociologie de la relation au monde, La Découverte.

S Becker, H. (2006). Notes sur le concept d'engagement. *Tracés. Revue de Sciences humaines*(11). Récupéré de <http://journals.openedition.org/traces/257>

Servigne, Pablo et Raphaël Stevens (2015). *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes: Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Le Seuil.

Solé, Andreu (2000). *Créateurs de mondes: Nos possibles, nos impossibles*, Éditions du Rocher.

Spence, Alexa, Wouter Poortinga et Nick Pidgeon (2012). « The psychological distance of climate change », *Risk Analysis: An International Journal*, vol. 32, no 6, p. 957-972.

Statistique Canada (2019). *Scolarité – Faits saillants en tableaux, Recensement de 2016*, Gouvernement du Canada. Récupéré de <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/hltfst/edu-sco/Tableau.cfm?Lang=F&T=11&Geo=00&View=2&Age=2>

Stuart, Diana, Ryan Gunderson et Brian Petersen (2019). « Climate change and the polanyian counter-movement: Carbon markets or degrowth? », *New political economy*, vol. 24, no 1, p. 89-102.

Vivien, Franck-Dominique (2009). « Les modèles économiques de soutenabilité et le changement climatique », *Regards croisés sur l'économie*, no 2, p. 75-83.

Weber, Max (1959). « Le savant et le politique », Paris, Plon.

Weber, Max (1971). « Economie et société, 1ère partie », Paris, Plon.

Annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien

GUIDE D'ENTRETIEN **Mobilisation et changements climatiques**

Thème 1 : Perception des changements climatiques

Question de départ :

Je m'intéresse au débat sur les changements climatiques. Je voudrais savoir pour commencer ce que vous pensez de ce sujet des changements climatiques?

Relances possibles :

- Les changements climatiques sont-ils ou non une réalité selon vous?
- Est-ce préoccupant pour vous ou pas? Jusqu'à quel point? Pourquoi ?
- Quels risques courrons-nous, selon vous?
- En parlez-vous dans votre entourage ? Avec qui ? De quelles façons ? Pourquoi?
- Quelles sont les causes de ce réchauffement global (pour ceux et celles qui en reconnaissent l'existence) ?
- Que faut-il faire selon vous au sujet de ces changements climatiques? Pourquoi
- Quelle est votre attitude personnelle par rapport à ce phénomène ? Pourquoi ?
- Et par rapport aux débats qu'il suscite ? Pourquoi ?
- Ces questions vous ont-elles amené à changer votre mode de vie? Quels changements ? Pourquoi ?
- Pensez-vous changer de mode de vie à l'avenir?

Thème 2 : Influences sociales

Question de départ :

A présent, j'aimerais explorer avec vous comment vous en êtes arrivé à adopter ce point de vue. Comment vous êtes-vous forgé cette position concernant les changements climatiques?

Relances possibles :

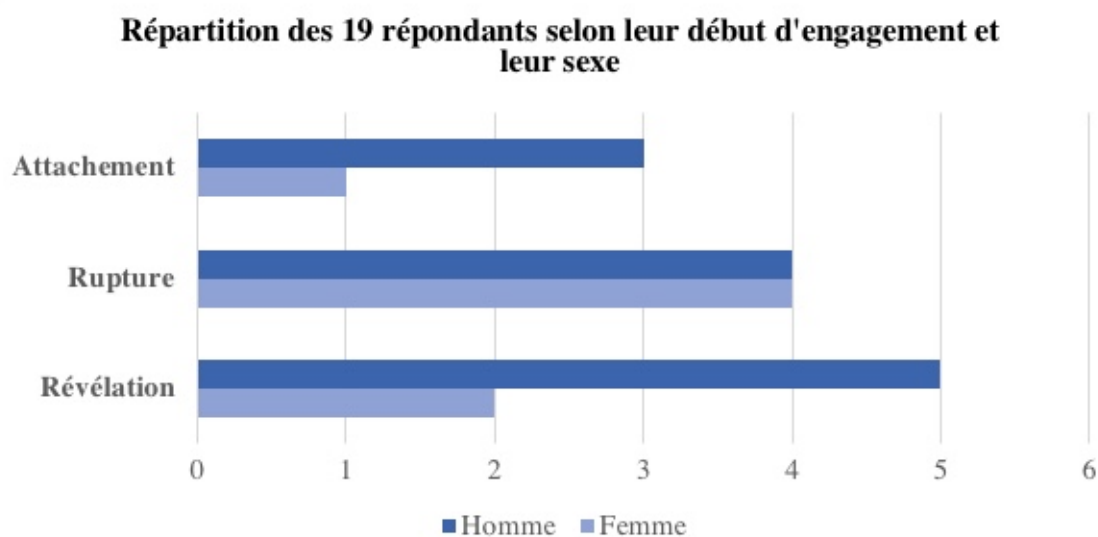
- Quand avez-vous commencé à vous en préoccuper (ou à adopter votre point de vue actuel)? Est-ce associé à un souvenir précis ?
- Avez-vous lu sur le sujet ? Vous êtes-vous renseignés ? Auprès de qui? De quelles sources? Pourquoi? Qu'est-ce qu'en disent les spécialistes du climat?
- Votre entourage en pense quoi ? Dans votre famille ? Votre travail ? Vos loisirs ?
- Vos parents, ils faisaient (font) quoi dans la vie ? Vos frères, vos sœurs?
- En avez-vous entendu parler pendant vos études ? A l'école ? Par qui ?
- Où avez-vous étudié ?
- Quels boulots avez-vous fait depuis vos 16 ans?

Pour terminer, y a-t-il quelque chose que vous voudriez ajouter concernant ce thème des changements climatiques ? Un point sur lequel vous voudriez revenir ? Une idée que nous n'aurions pas abordée ?

Annexe 1.1 : Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et selon leur sexe

Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et selon leur sexe

Engagement suite à	Sexe		Total
	Femme	Homme	
Révélation	2	5	7
Rupture	4	4	8
Attachement	1	3	4
Total	7	12	19

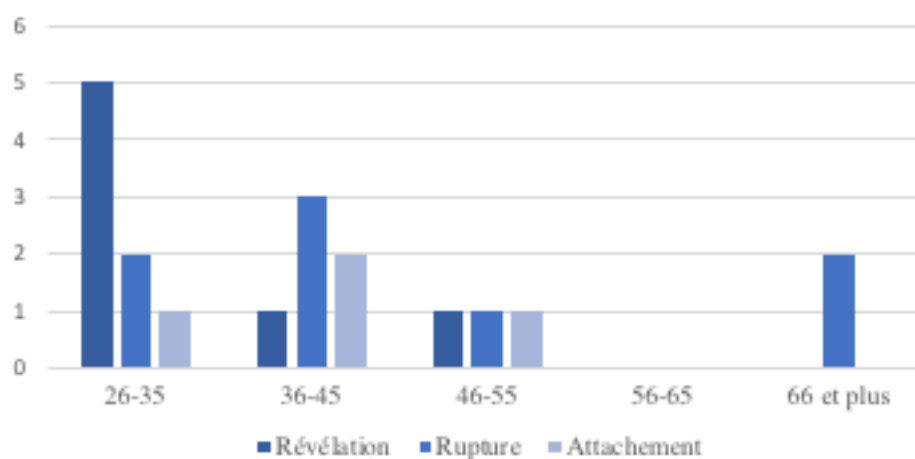


Annexe 1.2 : Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et selon leur groupe d'âge

Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et selon leur groupe d'âge

Engagement suite à	Groupe d'âge					Total
	26-35	36-45	46-55	56-65	66 et plus	
Révélation	5	1	1	0	0	7
Rupture	2	3	1	0	2	8
Attachement	1	2	1	0	0	4
Total	8	6	3	0	2	19

Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et groupe d'âge

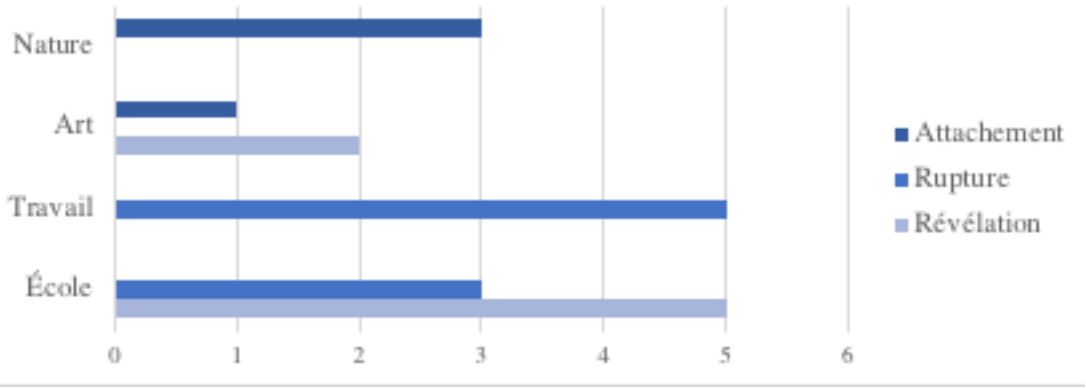


Annexe 1.3 : Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et l'axe de résonance

Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et l'axe de résonance

Engagement suite à	Axes				Total
	École	Travail	Art	Nature	
Révélation	5	0	2	0	7
Rupture	3	5	0	0	8
Attachement	0	0	1	3	4
Total	8	5	3	3	19

Répartition des 19 répondants selon leur début d'engagement et l'axe de résonance



Annexe 2 : Tableaux

Tableau 1 : Présentation des participant.es en fonction des stratégies de masses critiques

Dimensions de la stratégie de masses critiques ³²	Pseudonyme	Sexe	Âge	Niveau de scolarité complétée ou en cours
Visibilité	Maxime	H	35	Baccalauréat
	David	H	29	Maîtrise
	Valérie	F	29	Baccalauréat
	Anne	F	28	Collégial
	Justine	F	29	Maîtrise
	Guillaume	H	54	Baccalauréat
	Kevin	H	68	Baccalauréat
	Samuel	H	33	Collège
	Camille	F	45	Maîtrise
Expérimentation concrète	Michael	H	54	Baccalauréat
	Stéphanie	F	31	Baccalauréat
	Julie	F	44	Doctorat
	Martin	H	80	Doctorat, Maîtrise ³³
	Simon	H	55	Maîtrise
	Sophie	F	43	Baccalauréat
	Francis	H	37	Doctorat
Travail théorique	Alex	H	37	Baccalauréat
	Rafael	H	31	Doctorat
	Marc	H	39	Doctorat

³² À noter que les militants rencontrés ont recours à plus d'une tactique

³³ Domaine différent

Tableau 2 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu d'une « révélation »

Pseudonyme	Sexe	Âge	Lieu de naissance	Profession des parents	Axe de résonance
Rafael	H	31	Canada, Montréal	Père : Vendeur Mère : Éducatrice	École
Alex	H	37	France	Père : Ouvrier Mère : Assistante maternelle	École
David	H	29	Canada, Montréal	Père : Directeur d'école Mère : Entrepreneure et auteure	École
Guillaume	H	54	Canada, Montréal	Père : Entrepreneur Mère : Collaboratrice et conseillère des entreprises familiale	Art
Samuel	H	33	Canada, Rimouski	Mère : Infirmière Père : Mécanicien	Art
Valérie	F	29	Canada, Gatineau	Père : Ingénieur chimique Mère : Thérapeute en réadaptation physique	École
Stéphanie	F	31	Canada, Pierrefonds	Père et mère : Psychoéducateur et psychothérapeute	École

Tableau 3 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu d'une « rupture »

Pseudonyme	Sexe	Âge	Lieu de naissance	Profession des parents	Axe d'aliénation
Francis	H	37	Liban, Beyrouth	Père : Gestionnaire Mère : Professionnelle en éducation et développement social	Travail
Kevin	H	68	Aucune mention	Aucune mention	Travail
Michael	H	54	Canada, Montréal	Père : Supervision de production Mère : Travailleuse pour une multinationale	Travail
Martin	H	80	Canada, Montréal	Père : Gérant d'un magasin en photographie Mère : Femme au foyer	École
Justine	F	29	France, Aix-Provence	Père : Vendeur Mère : Aide-soignante	Travail
Sophie	F	43	Aucune mention	Aucune mention	Travail
Anne	F	28	Canada, Montréal	Père : Entraîneur de chevaux Mère : Planificatrice financière	École
Camille	F	45	Canada, Anjou	Père : Journaliste et auteur Mère : Infirmière	École

Tableau 4 : Tableau récapitulatif des caractéristiques sociologiques de l'engagement issu de l'« attachement »

Pseudonyme	Sexe	Âge	Lieu de naissance	Profession des parents	Axe de résonance
Maxime	H	35	Canada, Montréal	Père : Avocat Mère : Bibliothécaire	Art
Marc	H	39	Aucune mention	Aucune mention	Nature
Simon	H	55	Canada, Montréal	Père : Fonctionnaire à la Ville de Montréal. Mère : -	Nature
Julie	F	44	Suisse, Chesalles-sur-Oron	Père et mère : Agriculteur	Nature

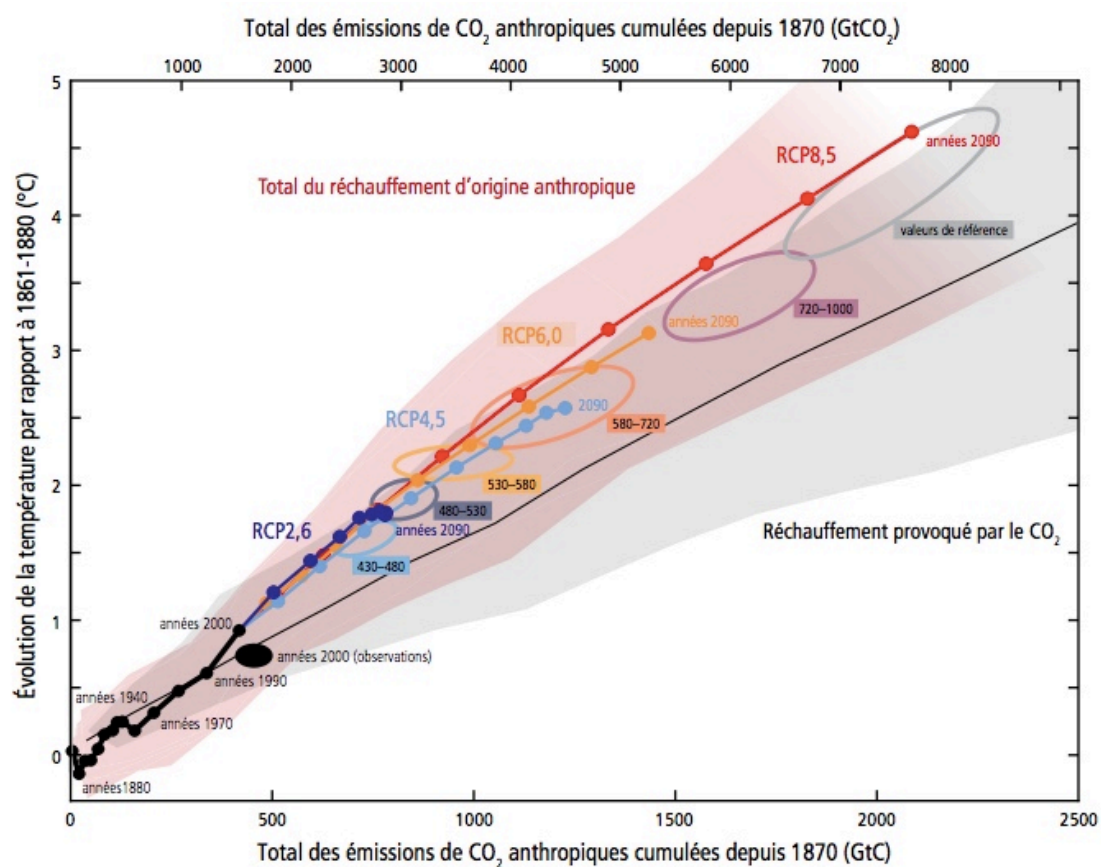
Annexe 3 : Figures

Figure 1 : Évolution de la température moyenne et du niveau moyen de la mer à l'échelle mondiale

		2046–2065		2081–2100	
	Scénario	Moyenne	Plage probable ^c	Moyenne	Plage probable ^c
Évolution de la température moyenne à la surface du globe (°C) ^a	RCP2,6	1,0	0,4 à 1,6	1,0	0,3 à 1,7
	RCP4,5	1,4	0,9 à 2,0	1,8	1,1 à 2,6
	RCP6,0	1,3	0,8 à 1,8	2,2	1,4 à 3,1
	RCP8,5	2,0	1,4 à 2,6	3,7	2,6 à 4,8
	Scénario	Moyenne	Plage probable ^d	Moyenne	Plage probable ^d
Élévation du niveau moyen de la mer à l'échelle mondiale (m) ^b	RCP2,6	0,24	0,17 à 0,32	0,40	0,26 à 0,55
	RCP4,5	0,26	0,19 à 0,33	0,47	0,32 à 0,63
	RCP6,0	0,25	0,18 à 0,32	0,48	0,33 à 0,63
	RCP8,5	0,30	0,22 à 0,38	0,63	0,45 à 0,82

Source : GIEC, 2014. *Changements climatiques 2014: Rapport de synthèse*.

Figure 2 : Émissions de CO₂ anthropiques cumulées depuis 1870



Source : GIEC, 2014. *Changements climatiques 2014: Rapport de synthèse*.

Figure 3 : Dimensions structurantes du rapport au monde et types de relations

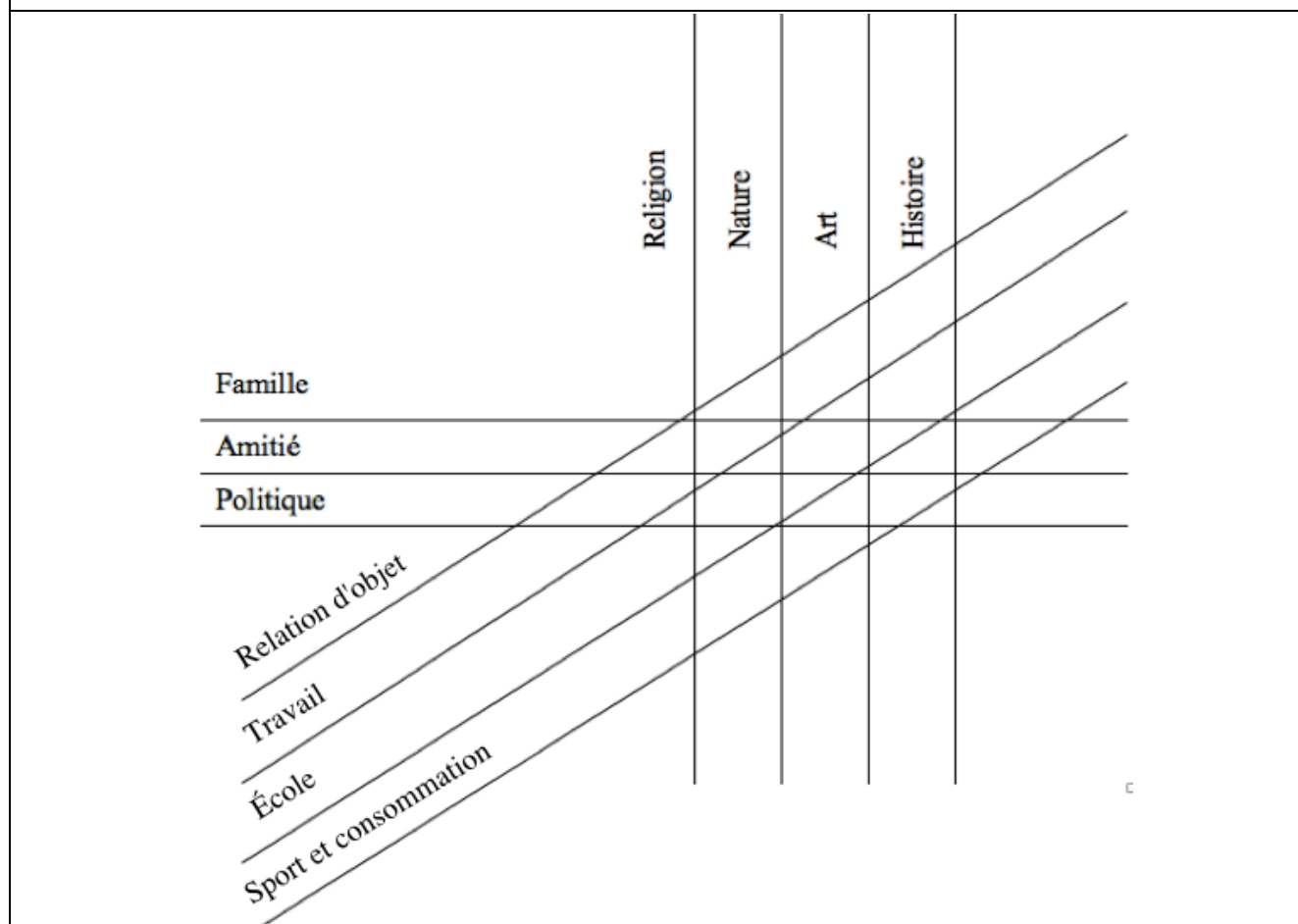
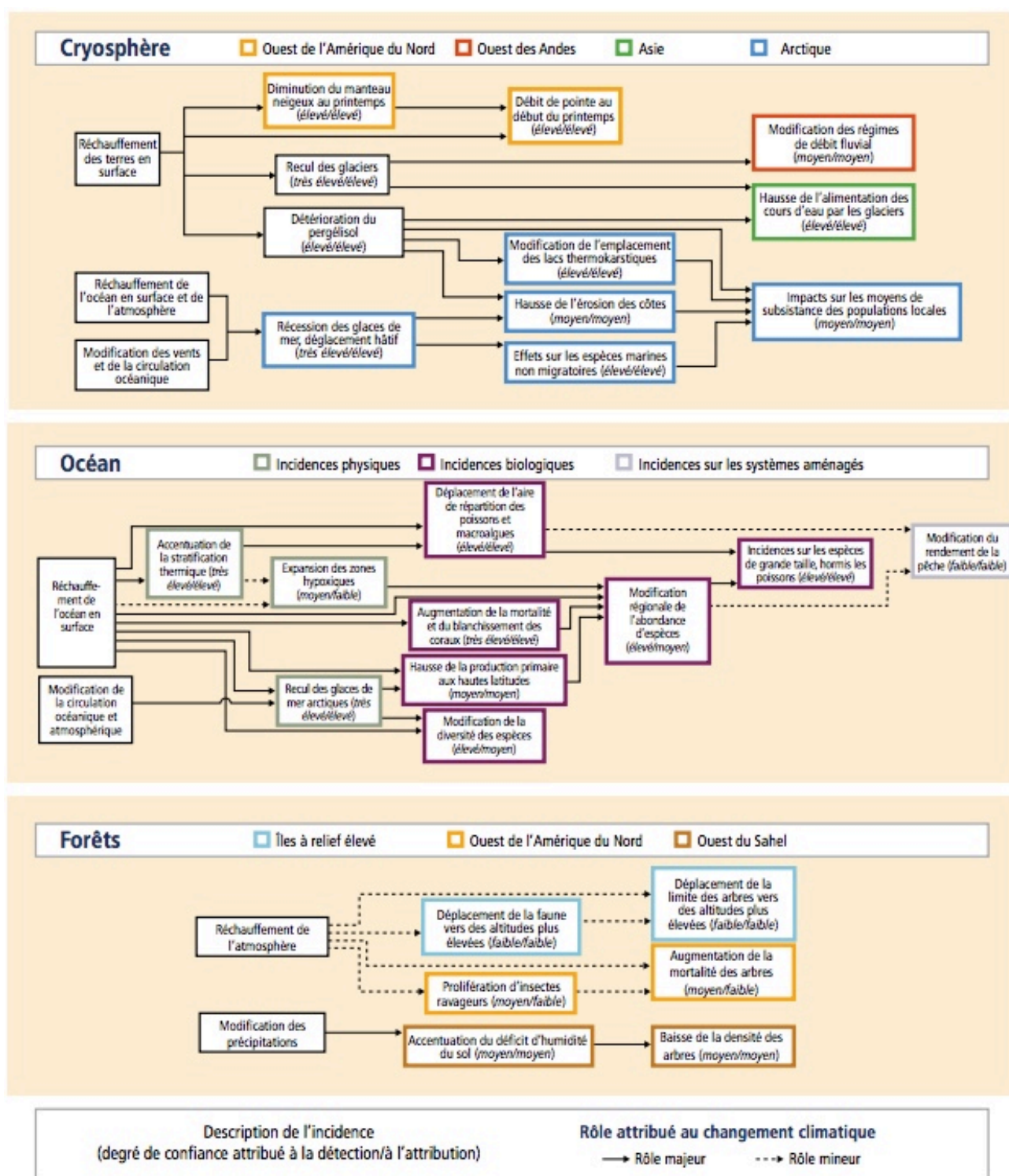


Figure 3 : Attribution des incidences attribuées au changement climatique



Source : GIEC, 2014. *Changements climatiques 2014: Rapport de synthèse*.